

Nota Bene : Dans « Zoune chez sa Ninnaine », les notes en bas de page sont de l'auteur lui-même.

ZOUNE CHEZ SA NINNAINE

Fam'm gain sept sauts pou li passé

Nous parlions des mœurs d'autrefois et des mœurs d'aujourd'hui...

- Tu veux en faire la comparaison, me dit GOLIMIN ?

En bien ! mon ami. *Causé mandé chita*. Asseyonsnous. Nous serons plus à notre aise, toi pour entendre, et moi pour te conter l'histoire de ZOUNE CHEZ SA NINNAINE.

Je pris siège.

S'étant assis en face de moi, dans son vénérable fauteuil, - échantillon inélégant, mais très solide de l'industrie nationale - GOLIMIN s'éclaircit préalablement la voix par quelques *houms* sonores et saccadés, et, le sourire sur les lèvres, me dit:

I

ZOUNE est son « *nom jouète* »: son véritable nom est ZETRENNE. Elle naquit un premier jour de l'an au *Pays Pourri*, une des sections rurales dépendant de la commune de la CroixdesBouquets.

Ne me demandez pas en quelle année ? Je ne le sais pas. Elle-même, peut-être, ne l'a jamais su. En cela, elle ressemble à tous nos campagnards qui, détail curieux, n'ont pas du tout la mémoire des dates. Pour pouvoir situer un fait quelconque dans le Temps, ils le font coïncider - parfois pas tout à fait exactement - avec d'autres événements plus ou moins retentissants d'ordre ou naturel, ou domestique ou politique.

Le moindre inconvénient de ce procédé mnémorique est qu'il dérouté tout le monde, à commencer par ses propres inventeurs. En effet, plus on les presse de s'expliquer, plus ils s'embrouillent et nous embrouillent, et plus ils laissent dans l'indécision ou la confusion ceulà qui voudraient obtenir d'eux un renseignement des plus insignifiants.

Comme ZOUNE me paraissait être entre deux âges quand je la connus, je puis vous dire, à la manière de nos *habitants* - qu'elle a vu le jour à cette époque appelée communément le bon temps, où tout le monde, quelquesuns exceptés, ne voyait que dans « *les bouteilles noires* » - où les esclaves d'hier, dans l'appréhension d'un retour offensif des anciens maîtres, et redoutant les énervantes et longues abstinences, se livraient, avec une hâte fébrile, aux plaisirs de la chair et des

barbacos; où la débauche avait atteint un tel degré que deux matelotes, comme deux sœurs - pouvaient vivre sous le même toit sans scandaliser personne; où l'adultère était autorisé par la loi, puisque les hommes mariés - (ils étaient rares pourtant) avaient la faculté de reconnaître un enfant né pendant le cours de leur mariage d'une femme autre que leur légitime (1); où les gens les plus huppés ne croyaient point déroger en allant dans les *danses notables* piquer le *lété* ou faire un rond de *carabignin*; où le *dégui* (2) en toutes choses, fleurissait dans sa généreuse nouveauté; où enfin, au dire même des *grandsmounes longtemps* les *petits mounes* généralement étaient si peu hardis et si peu *frontés* qu'on en rencontrait qui, jusqu'à l'âge de quinze ans, se baladaient par nos rues sous leur chemise flottante et très courte... sans le moins du monde effaroucher les accortes et malicieuses jeunes filles qui, elles, ne portaient que le *caraco pindingue*.

Ces renseignements nous permettent d'avancer, avec quelques chances d'être plus ou moins exact, que ZOUNE est une *créole* de BOYER, ou, si vous aimez mieux, de PETION, de ce bon PETION qui, avec une philosophie douce et résignée, arborait son tricorne dont les cornes, - affirme la légende - étaient moins longues que celles que lui donnait, de complicité avec la belle Mamzelle JOUTE LACHENAIS - son ami JEAN PIERRE, lequel devait prendre à sa mort et sa succession politique et sa succession maritale...

II

Le père de ZOUNE était un paysan courtaud, épaulu, solidement charpenté. Il avait une tête de « bocor » (3), aux cheveux touffus et emmêlés. Très réputé pour son endurance au travail, il n'y avait pas comme lui pour manier, avec ses mains dures et calleuses, la houe ou le « couteaudigo » (4).

La plante de ses pieds était une curiosité ; plus solide, plus résistante que le meilleur cuir de bœuf, elle écrasait les piquants d'acacia et de bayahonde dont les pointes dangereuses n'osaient jamais le piquer jusqu'au vif. Aussi

1. Voir la loi du 28 mai 1805 sur les enfants nés hors mariage. Elle est attribuée à Juste Chanlatte, un des Secrétaires de Dessalines.

2. Tout ce qui est donné en sus, gratuitement.
3. Magicien.
4. Serpette.

allaitil sans « sapates » dans les « crabinages » (1) et les halliers.

Très loquace avec son monde, il était d'une timidité excessive en présence des étrangers, des gens de la Ville. C'est à peine s'il pouvait leur parler : il répondait invariablement par une kyrielle de oui aux questions qu'on lui posait ; il n'y ajoutait un *apisollement* (2) ou un *cé parole* ! - que pour rompre la monotonie de son langage. Au fond, avec ses regards obliques, c'était un madré compère. Sous l'enveloppe grossière d'un Bouqui, il cachait l'âme d'un Timalice.

Il possédait trois carreaux de terre l'un lui était échu par héritage; il en avait acquis les deux autres par « ses sueurs et son courage ». Comme il avait autant de « ménagères » qu'il y a de jours dans une semaine, il avait sectionné son bien, et en avait donné un lopin à chacune, à charge pour elles, de les cultiver pour leur propre compte. Il ne s'était réservé qu'un jardin planté d'arbres fruitiers, de caféiers, de maniocs et d'ignames, - et qu'un « barré » d'herbes Guinée. Pour toute redevance, il ne réclamait de ses « mammanpittes » que le boire, le manger et le coucher. Cellesci, quand elles étaient de service, s'en acquittèrent avec d'autant plus de dévouement que toutes luttèrent pour le retenir à demeure. Elles avaient même recouru aux sorciers pour activer cet heureux dénouement. Malgré le « précipité » dont elle faisaient un grand usage, leur homme ne penchait ni d'un côté ni de l'autre. Il montrait d'ailleurs plus d'amour, plus d'attachement pour son champ. Il l'aimait par dessus tout. C'est vers lui le matin, à l'heure où les poules descendent des arbres qu'il dirigeait les pas, sa houe sur l'épaule, sa manchette à la main. C'est à lui qu'il confiait, enfermés dans une calebasse ses titres, ses « d'Haïti, gourdins et calins ». Sous la pluie, sous le soleil, c'est lui qu'il remuait ou qu'il ensemencait. Souvent, en plein midi, le torse nu, n'ayant qu'un chapeau de paille sur la tête, il sarclait, « balisait brûlait le boisneuf » ou bien faisait sécher le café sur les glacis.

Ce rude laboureur était le treizième fils de TICHERY BODIO. Bien que dans son « baptistaire » il eût pour prénom et nom ISMAEL TICHERY, on l'appelait MARECHAL TICOQ. Il ne protesta jamais contre ce surnom au contraire, il y tenait mordicus.

La raison en est qu'il ne voulut sans doute qu'on oubliât que, pendant quelque temps, il fut un gradé dans notre maréchaussée rurale, et que nul plus que lui ne pouvait prétendre au titre de « coq » de la section.

« Quand à ça ! » - il avait le bec solide et prompt; aussi, dans les moindres « boulevas » (3) portaitil son coup préféré: le coup de salière...

Vous ne sauriez croire à quel point je m'intéresse à ces petits problèmes patronymiques. Ils constituent quelquefois de très amusantes devinettes. C'est pour moi, je l'avoue, une véritable récréation. Si nos TICOQ, TICRABE, TIZO me mettent en bonne humeur, je pouffe positivement en présence de nos Napoléon qui, embêtés de ne pas ressembler, même de profil, au Corse aux cheveux plats, vous abordent un beau

matin et vous disent: - « Nous nous appelons désormais

1. Branches épineuses mises en tas.
2. Certainement.
3. Corps à corps.

LINDOR » - quand ils ne vous renvoient pas aux colonnes d'annonces des journaux où ils prient le public de les considérer comme JACQUES aîné, JULES cadet, CHARLES fils ou MENTOR jeune... avec le même paragraphe.

Dans nos campagnes ces changements de noms sont à ce point courants qu'ils permettent difficilement d'établir l'identité d'une personne ou de dresser son arbre généalogique: un travers, une infirmité, une aventure quelconque vous débaptisent un homme sur l'heure. Ajoutez à cela qu'on peut être facilement induit en erreur par les mots oncle, frère et cousin auxquels nos paysans donnent un sens extensif. Tout vieillard pour eux est un grand parent; ils l'appellent indifféremment, avec le respect dû aux cheveux blancs *tonton ou n'oncle*; ils embrassent dans un même amour leurs frères de baptême et leurs frères utérins et consanguins: - enfin ils se traitent entre eux de cousins et de cousines.

Généralement dans ces centres ruraux les noms sont des sobriquets, des « nomsjouète » ou petits noms, des « nomsvengeants » ou noms de guerre.

Sans ces explications, auriezvous compris peutêtre que ZOUNE, en réalité, devrait s'appeler ZETRENNE BODIO, et MARECHAL TICOQ, ISMAEL TICHERY BODIO ?

Me croirezvous d'autre part si je vous apprends que, de CHERISE BOISBLANC, la mère de ZOUNE les malicieux habitants de PaysPourri avant trouvé le moyen le faire... SOR POUM ?

Oui, mon ami, c'est par ce bruit insolite qu'on désignait cette paysanne - et, ce qui est fait pour étonner -, elle accepta bravement ce surnom et le porta « sans bruit sans compte ».

En voilà une qui eut fait bonne figure à la cour du roi Pétaud !...

A voir les yeux vagues de SOR POUM, sa face tranquille où s'aplatissait un nez aux larges narines; à considérer son air sauvage et embarrassé - à entendre sa voix molle et traînante, on l'eut crue incapable de tuer une puce. Jamais pourtant apparence ne fut plus trompeuse. Des ménagères de TICOQ, c'était la plus rusée, la plus débrouillarde, la plus intelligente. Elle savait très bien compter sur ses doigts ou à l'aide des grains de maïs ou de pois elle vendait des œufs pourris pour des œufs frais; dans sa calebasse d'huile de palmachristi, elle versait toujours du sirop; son sac de café contenait au moins cinq livres de petites pierres imitant la couleur de cette fève; enfin, à sa manière, elle répondait œil pour œil, dent pour dent aux pratiques déloyales des gens de la Ville qui, spéculant sur l'ignorance de nos habitants, leur réservent tout ce qu'ils ont d'inférieur, de falsifié ou de *Zagribage*, quand ils ne leur appliquent pas, en achetant leurs denrées, une arithmétique spéciale dont une des beautés éclate en ce calcul archifantaisiste:

9 fois 9 = 42, nous donnons 4, mais nous ne retenons rien.

SOR POUM ne se laissait trimbaler à hue et à dia que par

son homme; seul TICOQ était son maître et Seigneur; devant ce mâle robuste elle n'était qu'une femelle passive et respectueuse.

Enceinte ou nourrice (ces deux états alternaient toujours) elle s'attelait à la besogne comme une bourrique. Tous les jours, de bonne heure, suivie à la file de sa petite troupe de marmots, les uns tout nus, les autres en *tanga*, elle allait puiser de l'eau à la source voisine ou chercher du bois sec dans la forêt; puis elle se rendait au champ.

Une ou deux fois par mois, on la voyait au bord de la rivière lessivant, à grands coups de battoir, vareuses, pantalons, caracos et casaques.

A l'époque de la récolte, c'est elle qui descendait en ville. De ses pieds infatigables, elle faisait des lieues et des lieues. Précédée de sa bête de charge dont elle tenait le long licou, et portant elle-même sur la tête un panier rempli de fruits et de vivres, elle trottait par des routes enfoncées et rocailleuses. On s'étonnait de la voir marcher aussi allègrement, car elle avait un enfant assis à califourchon sur ses hanches et retenu à son dos par un morceau de colette dont les bouts formaient un nœud solide sous ses mamelles pendantes.

Elle ne faisait jamais plus d'une journée à Portau-Prince. Ses denrées vendues, elle mettait son argent dans une grande « saquitte » enfouie dans son corsage et dont le cordonnet lui passait autour du cou. Elle la tâtait, l'ouvrait, la fermait de temps en temps. Si par malheur, un « goudin » venait à manquer, elle ameutait toute une foule par de bruyantes lamentations...

Posément elle s'acquittait des commissions; sans se hâter aussi elle faisait ses emplettes. Et quelles emplettes ?

Sa provision se composait presque des articles suivants: du sel, une ou deux « marques » de morue, ou de petitsalé; du suif de bœuf ou de mouton; des paquets d'afibas; rarement un mouchoir des Indes, quelques aunes de gros bleu ou de ginga. Mais elle rapportait invariablement à sa marmaille du « bonbon sirop » ou du « doucounou », ou à son TICOQ une ou deux fioles de tafia ou une tête tabac mannoc (-c'est la ville de NewYork qui a subi cette transformation.)

Elle réservait les « cacabeufs » (1) et les sucres d'orge pour sa petite ZOUNE si frêle et si rabougrie.

La pauvre enfant avait une déplorable complexion. Elle était toujours malade. Au lieu de lui prodiguer les soins que réclamait son état, ses parents superstitieux au dernier degré, préférèrent lui mettre au cou un collier « rangé » (2), fait de nœuds de ficelle, et la plonger deux fois par jour dans un bain d'une puanteur repoussante. Car pour eux, ZOUNE était sous l'influence de « mauvais air » (3). Ils soutenaient, à l'entendement des gens du voisinage dont ils soupçonnaient quelquesuns, que c'étaient bien des *Zombies*, des *cochons sans poil*, qui, à l'aide d'un invisible calumet, suçaient à distance le sang de leur fille.

On ne pouvait leur ôter cela de la tête. Aussi, chaque nuit, pour conjurer ces démons, brûlaientils des cornes de bœuf et de l'assafoetida et lançaientils sur le toit de leur chaumière du sel et des grains de « hoholi »...

Comme ces *simagrées* n'amenèrent aucun changement, SOR POUM, sur les conseils de sa *grande* se décida à faire

baptiser l'enfant. Il en était plus que temps ZOUNE devait avoir plus de dix ans... fallait réfléchir. Que voulezvous ? C'est dans la nature de nos paysans de toujours faire traîner les choses en longueur. Ils n'ont pas une notion exacte du temps; ils n'en connaissent pas non plus le prix. Les jours en s'enfuyant rapidement sont si semblables à leurs yeux !

1. Petit gâteau ayant la forme de la bou-e des boeufs.

2. Doué de vertu magique.

3. Esprit maléfique.

III

Ce fut toute une affaire, ce projet de baptême.

TICOQ et SOR POUM voulurent bien en finir au plus tôt; mais, on ne sut pourquoi, ils étaient hésitants. Il leur fallait réfléchir. Que voulez-vous ? C'est dans la nature de nos paysans de toujours faire traîner les choses en longueur. Il n'ont pas une notion exacte du temps ; ils n'en connaissent pas non plus le prix. Les jours en s'enfuyant rapidement sont si semblables à leurs yeux.

Enfin, après une longue conférence où ils eurent à examiner, à peser les avantages que pourraient leur offrir leurs futurs compère et commère, TICOQ, pour qui la crainte du Sabre était le commencement de la sagesse arrêta son choix, sur son chef de section, un nommé LINTOFER qui, sous notre régime républicain, n'était qu'un impitoyable commandeur colonial. SOR POUM, de son côté ne trouva parmi ses *pratiques* de la ville qu'une grosse boutiquière - Mme FLORIDA BOYOTE, qui fut vraiment digne de tenir la chandelle sur le front de sa fille.

Un samedi aprèsmidi, sans cérémonie, le baptême eut lieu à la Cathédrale. C'est le père Gaspard (1) qui versa de l'eau bénite sur le front du grand bébé, et lui mit du sel sur la langue. - Le brigadier LINTOFER, quoique en tenue officielle, avait un air embarrassé: *toutt banda champêtre cé lan morne*, dit avec raison le populaire. Cependant, sérieux comme « un pain rassis » il portait de travers sur sa tête étrillée à la hâte, un fabuleux petit képi galonné. Sa tunique de toile bleue, mal repassée quoique fermée par des boutons de cuivre aux armes de la République - bouffait au dos; elle laissait entrevoir autour du long collet de sa chemise *des Indes*, un morceau de toile blanche, nouée à la diable, qui faisait office de cravate; le pantalon était un grand pont. LINTOFER avait à la main un danneau, et, aux talons de ses bottes, aïeules de nos modernes *crasés ça...* deux effroyables *Henri IV*.

Sa commère, Mme BOYOTE, était vêtue simplement d'une robe de Brabant; elle n'avait d'extraordinaire sur elle que son tignon de Madras et son châle de soie « gorge-pigeon ».

Quant à la filleule - nous pouvons dire, et en cela, nous serons d'accord avec ceux qui l'avaient vue - qu'elle était positivement *emmafrisée* (2).

A l'issue du baptême, il y eut une petite réception chez Mme BOYOTE. Elle offrit du *malavoum*, espèce de clairin, à ses compères, donna des pains d'épices à ZOUNE et des *soufflé mordé* (3) à SOR POUM. Le brigadier fut ému jusqu'aux larmes. Il « fignola »; fit le *gantricha* puis

manifesta son contentement par ces mots expressifs à l'adresse de Mme BOYOTE.

- *Faut pas plis ma commè !*

Notre Maréchal et SOR POUM furent, eux, au comble de la joie. Après une rapide inspection de la boutique de leur commère, ils lui firent toutes sortes de protestations d'amitié

1. « C'est un prêtre d'un esprit remuant et de mœurs dissolues ». Notice sur l'Eglise de PortauPrince par J. POUPLARD.
2. D'une laideur audessus de toute expression.
3. Biscuits de mauvaise qualité, importés sous Boyer. On était obligé, à cause des mites qu'ils contenaient, de souffler dessus avant de les porter à la bouche.

et promirent de lui confier prochainement sa filleule pour être élevée.

De retour au *Pays Pourri* TICOQ et SOR POUM restèrent de longs mois sans donner de leurs nouvelles à Mme BOYOTE. Ils n'avaient pas pourtant oublié leur promesse: c'était un des sujets de leurs entretiens journaliers. Mais quelque chose les retenait: le trousseau de leur enfant. Il fallait lui donner au moins, un chapeau, une paire de pantoufles *peau cabritt* et deux caracos. Quand, après de longs et minutieux calculs, ils purent établir ce qu'ils auraient à déboursier - ils en furent comme effrayés. Ils se regardèrent avec des yeux effarés et en secouant la tête; ni l'un ni l'autre n'osèrent assumer la responsabilité d'une si grosse dépense.

Cependant « coûte que coûte » ils devaient se débarrasser de ZOUNE ils devaient l'amener à sa ninnaine. Pensezdonc ! la pauvre enfant ne leur était d'aucune utilité: elle ne pouvait pas conduire les animaux dans le barré, elle ne donnait à manger ni aux volailles ni aux pourceaux; elle était si faible et avait si peu d'haleine qu'on ne lui demandait même pas de souffler le feu sous les marmites !

Son rôle était celui d'un petit *Legba (1)*: en l'absence de ses parents, elle surveillait *l'ajoupa* et la *cour*: on la voyait assise sur une caisse de savon vide, sur une grosse pierre, ou sur une peau de cabrit - et, entre deux *cabichas*, elle étirait les bras et baillait. Une après-midi, tandis que TICOQ et SOR POUM étaient au champ, penchés tous les deux sur une butte de patates qu'ils *marronnaient*, ils entendirent, dans la direction d'un sentier qui conduisait à leur jardin:

- *Ouou ouou ! MARECHAL o o o op ! SOR POUM o o o op !*

Ils se redressèrent - et presque à l'unisson répondirent par un *ouou* prolongé. Tranquillement, reprenant la même attitude, ils fouillèrent, grattèrent, et enlevèrent de dessous la terre bossuée et friable, des *jeannes chita* et des *plaisi lan morue*.

Plus rapproché, et de plus en plus distinct, le même appel recommença: *ouou... ouou !*

Ils reconnurent la voix. C'était SOR MABIAL qui les hélait. Revenue de la ville, elle leur rapportait les articles achetés pour leur compte. Ils allèrent à sa rencontre vers les haies - du côté d'un tourniquet. Sitôt que cousin et cousines se furent salués avec force révérences, SOR MABIAL apprit à TICOQ et à SOR POUM qu'elle avait vu leur commère, Mme BOYOTE, et que celle-ci l'avait priée de leur dire qu'elle attendait impatiemment sa filleule.

- *Gen li yé minnin li bali (2)*.

- *Cé gnon raison*, répondit Ticoq, *Ninnaine li cé véritable manman li dévant Dié!*

- *Cé gnou parole* - compléta Sor Poum.

On dirait qu'ils n'attendaient que cette nouvelle pour s'exécuter.

Déjà, par une sorte de divination, ils étaient persuadés que ZOUNE, chez sa ninnaine, passant du régime du *bouillonzherbage* au régime de la *graisse* n'aurait pas tardé à reprendre et à se bien porter. Ils pensaient en outre qu'eux-mêmes lui rendant de temps en temps de petites visites, ne remonteraient jamais au *Pays Pourri* sans rappor-

1. Dieu africain qui remplit le rôle de sentinelle.

2. Quel que soit l'état où elle se trouve amenezla lui.

ter dans leur *macoute ou halfor*; un cadeau quelconque qui compenserait, dans une large mesure les quelques fruits et vivres qu'ils pourraient offrir à leur commère. (Quand un campagnard vous donne un œuf, il attend de vous une poule!...)

Aussi, dans ses prévisions, SOR POUM comptait sur un harengsaur, un biscuit au beurre, même sur une robe de ginga comme étrennes - Quand à TICOQ - faisant le moulinet avec son bâton, se pavanait joyeusement comme si déjà il était enveloppé de l'ample redingote noire que Mme BOYOTE ne manquerait pas de découvrir un jour ou l'autre, à son intention - au fond de quelque vieille malle...

Deux jours après, ils descendirent en ville. ZOUNE était remise en « mainspropres » à Mme BOYOTE.

En quel état ? il faut bien que je vous le dise, car autrement vous ne sauriez le deviner.

IV

- *Oh ça li yé, bon Dieu ?*

C'est par ce cri d'étonnement et de pitié que ZOUNE fut accueillie quand elle entra chez sa ninnaine.

Le jour du baptême, l'enfant, quoique fort maigre, n'avait pas une mine aussi vilaine, aussi piteuse. Mais depuis, c'était un squelette, un petit cadavre à enterrer que Mme BOYOTE avait là, devant elle.

- Non, non, non ! - ce n'est pas possible, répétait-elle, de plus en plus étonnée.

TICOQ et SOR POUM essayèrent de la calmer:

- *Cé pas faute nou, cé corps pitite tà qui con ça, commé (1)*.

Madame BOYOTE, à cette observation, s'emporta. Elle les rudoya vertement.

Pour elle, la négligence, la sordide avarice de ces gens étaient la cause de l'effroyable dépérissement de sa *fillole*. Elle le leur lança à la face avec une telle véhémence qu'ils restèrent bouche bée...

- *Nou pas criquins vivants, mé zamis; nou cé bêtes nou vive cou bêtes (2)*.

Dans son exaspération, cette femme au cœur sensible prit aussi l'État à partie. Elle déclara que les Autorités auraient dû s'intéresser d'une façon toute paternelle au sort de cette masse de paysans qui, faute d'instruction, ne savent même pas qu'ils

ont des devoirs à remplir envers eux-mêmes et envers leurs enfants.

A ce mot d'*autorités*, et sous prétexte d'aller jeter un coup d'œil dehors, sur leurs charges, TICOQ et SOR POUM tout penauds, s'esquivèrent... Ils ne revinrent pas, de crainte qu'ils n'eussent à reprendre et à ramener chez eux leur petit *zégué*.

Il fallait voir le monstre !...

ZOUNE n'avait que les os et la peau. En guise de mouchoir de tête, elle portait un *torchon* qui probablement servait aussi de troquette. Son caraco ? - pouvait appeler ça, un caraco ? son caraco n'était qu'une lamentable guenille, maculée de fientes qui attiraient une légion de mouches bourdonnantes. Quant à ses cheveux, ils étaient si embrous-

1. Ce n'est pas de notre faute, c'est le corps de l'enfant qui est ainsi constitué.

2. Vous n'êtes pas des chrétiens mes amis. Vous êtes des bêtes; vous vivez comme des bêtes.

saillés et empesés, et d'une teinte si spéciale qu'ils présentaient exactement à l'esprit l'image d'une *touffe de poux de bois* au tronc d'un grêle papayer...

Ce fut de ce côté que Madame BOYOTE commença bravement sa corvée. Elle se garda bien d'y aventurer un peigne. Elle prit le parti le plus pratique: elle tondit ZOUNE.

A l'aide d'un morceau de toile, imbibé de tafia coupé d'eau, elle lui nettoya les yeux dont les cils étaient englués de cire; elle désobstrua ses fosses nasales et ses oreilles. Celles-ci avaient donné logement, dans un de leurs pavillons, à une *carapate*. Ce parasite s'y était si fortement incrusté que Madame BOYOTE ne parvint à l'arracher que grâce à l'intervention de ses ciseaux.

Au cours de l'opération qui ne se fit pas sans douleur le sang coula, et ZOUNE - entre les solides jambes de sa ninnaine - cria, *gragea (1) pompa (1) et... piss*.

Pour consoler sa filleule, Madame BOYOTE lui donna un morceau de « rapadou ». La petite le suçota, le grignota tout en renâclant comme une petite forge.

Sa ninnaine profita de ce répit pour faire un petit tour à la cuisine d'où lui venait une odeur de pois qui brûlaient...

Elle en revint bientôt et continua son *nettoyage*.

ZOUNE tremblait de frayeur...

Avec du pain brûlé réduit en poudre, Madame BOYOTE pansa les commissures de ses lèvres fendillées par un purulent *boké (2)*. Elle fit ensuite l'inspection des pieds: ni *crabe*, ni *pian* heureusement. Cependant, en examinant un point noir. Elle le pressa du pouce; du pus en jaillit. Point de doute, c'était une *chique*.

Prestement, Madame BOYOTE attaqua cette intruse; elle put la déloger en une minute, malgré les trépignements de l'enfant. Pour parfaire sa médication, elle bourra la pochette vidée de tabac à priser, en suiffa l'orteil et le banda...

Il ne restait à donner à ZOUNE qu'un grand bain désinfectant.

N'ayant pas de temps à perdre, Mme BOYOTE la conduisit dans la cour, puis la fit s'asseoir dans une *gamelle*, où préalablement elle avait écrasé des oranges sures et versé un peu de tafia et une *boquite* d'eau tiède.

Elle se retroussa les manches, s'arma d'un morceau de colette, et, tout en disant: *alla tracas pou laver caille tê ! -*

elle frotta, massa vigoureusement tout le corps de sa filleule qui geignait. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle s'aperçut, après un rinçage fait avec du savon, que les couches de crasse qui adhéraient à l'épiderme de ZOUNE avaient été enlevées. L'eau du bain en était la preuve évidente: elle avait une coloration noirâtre. D'un autre côté au fond de la gamelle, s'était formé un véritable dépôt limoneux : ce qui représentait environ une dizaine d'années de *crasse*.

- *En pi oui*, s'exclama Madame BOYOTE, *moune lan morne traité pitite yo pli mal passé bêtes !...*

ZOUNE, remise sur ses pieds, avait subi visiblement une légère transformation. Son petit corps aux côtes saillantes, à la peau flasque et ridée, frissonnait, dansait en place, on dirait une danse du ventre que rythmait le claquement de ses dents.

Pendant ce temps, non loin d'elle une flamme s'éleva *vlou*

1. S'agita nerveusement. Bondit. fit dec !-llt:~

2. Petite plaie de la bouche.

oup !... C'était son caraco et son torchon qui, livrés au feu, se réduisaient en cendres...

Elle suivit des yeux la fumée qui montait, et à son regard il y eut comme un vague regret...

En souriant sa ninnaine vint à elle, l'enveloppa dans un *cayé (1)* la souleva comme un fétu dans ses bras et entra avec elle dans sa chambre...

Un instant après, le petit *zégué (2)* était revêtu d'un *décroqué* en indienne acheté dans le voisinage. La joie faisait flamber ses yeux et sourire son visage décharné.

Madame BOYOTE lui donna à manger. L'enfant avait un appétit féroce. Elle mangea, mangea avec un tel essoufflement, une telle avidité qu'elle faillit suffoquer. On lui fit boire un peu d'eau dans un pot en fer blanc. - Puis, de plus belle elle recommença. Elle ne laissa dans son plat ni un grain de pois ni un grain de riz - pas même un souvenir de la sauce qui avait accompagné le morceau de viande qu'on lui avait servi.

Etonnée, Mme BOYOTE l'interrogea. Elle lui demanda si elle n'avait pas mangé depuis des jours.

ZOUNE, tout en se pouléchant les pouces et les babines lui expliqua, dans un baragouin amusant, qu'au *Pays Pourri*, on ne prenait généralement qu'un repas par jour, toujours le soir - au retour du jardin.

La nourriture ordinaire consistait tantôt en *bout de cannes*, tantôt en bananes et patates boucanées, accompagnés quelquefois de têtes d'hareng saur, *d'afiba* ou de suifs de bœufs, tantôt en *bouillonzherbage* où rarement entrait un morceau de petisalé.

L'enfant compléta ces renseignements en ajoutant que TICOQ et SOR POUM, avaient volailles pourceaux et cabrits, et ne se décidaient à les manger que quand ils organisaient des *services* ou des *prières* en l'honneur des parents morts.

En dehors de ces cérémonies, de ces *devoirs*, ils aimeraient mieux être roués vifs que de faire franche lippée.

Mme BOYOTE, grâce à ces explications comprit le long martyre que s'imposent nos paysans, et, l'âme, pleine de mansuétude, elle promit à sa filleule de la soigner comme

une mère et de lui faire oublier la vie misérable qu'elle traînait, lâbas au *Pays Pourri*...

ZOUNE lui répondit, les yeux pleins de reconnaissance:
- *Mèci ninnaine !*

Après ce fameux *nettoyage*, Mme BOYOTE pensait que sa corvée avait pris fin et qu'elle n'aurait désormais à combattre que l'affreuse débilité de sa filleule. Cependant, elle avait à prendre d'autres mesures hygiéniques.

C'était embêtant, mais c'était nécessaire, même pour elle.

Malgré le bain, ZOUNE avait des démangeaisons à la tête. De temps en temps, elle en grattait la couenne rase de ses frêles menottes; de temps en temps aussi, contre les ongles de ses pouces, elle écrasait *kap* de minuscules insectes.

Mme BOYOTE qui, discrètement, suivait ces petits mouvements, comprit que la place était occupée par des poux, ennemis d'autant plus dangereux qu'ils se multiplient et se propagent avec une rapidité étonnante surtout quand le

1. Morceau de toile ou sorte de drap où l'on met le linge propre ou sale.

2. Etre chétif. - C'est le nom d'un insecte. le bousier.

terrain se prête à leurs manœuvres.

Il fallait donc livrer combat à ces parasites.

On conseilla à Mme BOYOTE d'employer contre eux une lotion de tabac.

C'est bon, pensatelle, mais ça ne vaut pas l'onguent gris. - L'onguent gris ne plaisante pas avec ces vermines.

Elle en fit prendre pour un *calin* chez l'apothicaire du coin, M. Pinard, et soigneusement en enduisit la tête de ZOUNE...

Cette médication, comme bien vous pensez, fut d'un effet souverain; tous ces poux moururent, même ceuxlà qui s'étaient cachés aux racines des cheveux.

L'enfant faillit mourir, elle aussi.

De quoi, pensezvous ?

Il était nuit. Mme BOYOTE dormait. Son ronflement large et cadencé troublait seul le silence de sa chambre, faiblement éclairée par la lampe de son oratoire.

Toutàcoup un bruit sourd se produit. Elle se réveille, et saute du lit...

- Bon Dieu ditelle, StJean, StPierre, StAntoine, StAltagrâce, StMichelArchange, venez à mon secours !...

ZOUNE, étendue sur une petite *nattresse*, la bouche écumante de flegme, le ventre ballonné, *raclait*. Ses yeux vitreux étaient chavirés. Ses mains fluettes se crispaient, et, le corps pris, par intervalle, de brusques convulsions, se tordait, se débattait sur le plancher.

Mme BOYOTE qui, à première vue, croyait à une *révolution* de vers, fut vite tirée de son erreur par l'âcre exhalaison des vomissements de l'enfant. Elle comprit qu'elle se trouvait en présence d'un *gonflement* (1).

Comme le *gonflement* est toujours grave - elle donna a ZOUNE, sans perdre de temps, un « thé » de feuille de bois d'orme - (elle en avait heureusement un *piéd* (2) dans sa cour).

- Elle lui fit ensuite, en marmottant une *oracion* (3) une friction avec l'huile de son oratoire et lui en administra de même une grande cuillerée.

Le lendemain - *Deo gratias !* - tout alla bien.

Depuis, Madame BOYOTE comprit le danger qu'il y a dans un brusque changement de régime: les enfants des mornes doivent être initiés graduellement aux succulences de la cuisine de la ville. Ne faisons point de surprises à leur estomac. Au début des mets plutôt maigres que gras; supprimons toute sauce, autrement, sans y prendre garde nous aurons provoqué des malheurs irréparables...

V

...Des mois, ou plutôt des années s'étaient écoulées depuis l'entrée de ZOUNE au service de sa ninnaine... Pendant ce temps, beaucoup d'avalasses avaient ravagé les cultures, charrié bestiaux et gros arbres et défoncé de plus en plus les routes publiques - beaucoup d'événements s'étaient accomplis un peu partout dans le pays...

Au Pays Pourri, notamment il y eut du nouveau: deux enfants de TICOQ étaient morts, l'un de *mal de machoire*

1. Indigestion.

2. Arbre.

3. Oraison espagnole.

l'autre de *sarampion*. TICOQ, luimême, n'avait pas tardé a les rejoindre au tombeau. Le malheureux paysan en franchissant nuitamment une colline en pente rapide cogna du pied une souche et dégringola au fond d'une ravine énorme et rocheuse.

Le lendemain on retira de cet abîme un cadavre méconnaissable dont le crâne était broyé et les membres affreusement meurtris et fracassés...

SOR POUM, après avoir épouvanté les échos des alentours par ses cris et ses lamentations, se consola et devint, sans même porter le deuil pour le défunt, la ménagère d'un de ses voisins, un nommé BOISMABBY, grand « caprelata »(1) devant l'Eternel.

Quant à notre petite ZOUNE, sans être nullement affectée par ces infortunes familiales - qu'elle ne sut d'ail leurs que fort tard - elle s'était étonnamment développée: le milieu, les soins hygiéniques, une alimentation saine et substantielle avaient opéré ce miracle.

Elle avait la tête couverte d'une chevelure *gridape* (1), il est vrai, mais aux tresses luisantes; son visage était plein; ses yeux pétillaient de malice et d'intelligence; son nez ne ressemblait point à celui de sa mère: il n'était ni *crasé*, ni gros, ni trop petit; il s'accordait admirablement avec l'ensemble de sa physionomie dont la partie la plus intéressante était la bouche, une bouche bien fendue aux lèvres sensuelles qui, en s'ouvrant, découvrait des gencives couleur de cayemite et deux belles rangées de dents très blanches.

On ne pouvait voir cette sauvageonne ainsi transfigurée - avec sa taille souple et svelte, sans penser à ces chétifs arbustes de nos climats qui, émondés, dépouillés des lianes s'enroulant autour de leurs tiges -, croissent et se développent prestigieusement par la montée en leurs fibres de la sève vigoureuse et nourricière de notre merveilleux terroir.

Mme BOYOTE contemplait son œuvre. Ce qu'elle avait

tenté avec ZOUNE lui démontra quelle transformation on pourrait opérer dans nos campagnes - au point de vue physique, comme à tous les autres points de vue, - si on s'était imposé la tâche de dégrossir, d'éduquer, de moraliser nos paysans.

Avec son sagace bon sens, cette femme mit le doigt sur la grande et criminelle injustice dont ces frères des champs sont les tristes victimes: tout pour les gens de la Ville rien pour les *gens en dehors*; tout pour ces citadins moqueurs et feignants et rien pour ces « mains noires qui nous donnent le pain blanc ! »...

Aussi Mme BOYOTE ne voulut point que sa filleule, oubliant son origine, traitât de haut les campagnards, quels qu'ils fussent, particulièrement ses fidèles *pratiques*. Elle ne se lassa de lui recommander d'apporter dans ses rapports avec eux de la douceur, de la bonté.

- *Pas charé (3) yo.*

Ces conseils, qui portaient d'un cœur aimant, avaient le mérite d'être très pratiques, car nos habitants ont des mœurs moutonnières; si l'un vous lâche, adieu le reste !...

Mme BOYOTE n'oublia pas non plus de parler à ZOUNE

1. Espèce de sorcier qui vend des amulettes, des « points » ou talismans.

2. Crépue.

3. Contrefaire la voix ou les gestes de quelqu'un pour le ridiculiser.

du respect que tout enfant doit à ses parents.

Il faut les aimer, les respecter, lui répétaitelle souvent.

Une fois - contrairement à ses habitudes, elle fut obligée de lui administrer une *cale*. ZOUNE s'était conduite d'une façon fort incorrecte à l'égard de SOR POUM.

A cette question:

Zoune oh ! qui l'hè oua vini fait gnou ti tou en haut ! (1)

Elle avait répondu à sa mère par un large *quip* et lui avait tourné le dos.

Sa ninnaine, vexée, lui donna une volée de danneau et la porta à demander pardon à SOR POUM. Elle fit plus ; pour que l'enfant pût réfléchir sur la gravité de sa faute et conserver longtemps le souvenir de cette correction, elle la mit en pénitence, au seuil de la porte - les genoux sur une *grage (2)* et plaça une pierre dans chacune de ses mains tendues...

Une coutume de l'époque, qui a disparu insensiblement de nos mœurs - créait au profit des *grands mounes* un droit de protection et de surveillance sur tous les *petits mounes* indistinctement.

Ce droit avait pour sanction, selon la gravité des fautes la réprimande, la calotte, le *patasouel*, la *pluche*, la *cale*, le *palaviré* et le *déculotage*.

Conséquemment, les enfants, hors du logis, devaient marcher droit, « *chimin drête* » disait la coutume. Autrement, pour la plus légère incartade, l'espièglerie la plus inoffensive, le juron le plus inodore, ils s'exposaient à être fouettés en pleine rue par n'importe qui - un inconnu, une personne de leur connaissance ou un ami de leurs parents, - pourvu, bien entendu, que le *correcteur* réunît les conditions d'âge et d'expérience requises pour ce faire.

Il n'y avait point de recours contre ces corrections sommaires. Le galopin battu n'avait que cette ressource: se

taire et s'essuyer les yeux.

Si, ne prenant pas bravement ce parti, il avait l'imprudence de s'en plaindre à ses parents, il se mettait toujours dans un fort mauvais drap; car, qu'il eût tort ou raison, on lui infligeait une nouvelle raclée des plus soignées.

Le principe était: - Force aux *grands mounes* ! car seuls, en raison de leur âge ils étaient les dépositaires de l'expérience.

C'est en vertu de ce même principe, que les *grands mounes longtemps* n'accouplaient pas ordinairement ensemble deux personnes ayant le même âge: un homme de quarante ans prenait une femme de seize à vingt ans; une femme de cinquante ans, sans risque d'être traitée de *canaille*, se jetait dans les bras d'un mari de vingt cinq ans.

On justifiait ainsi la chose par cette raison péremptoire:

- *Gnou doué connin passé l'aute*, ce qui revient à dire: l'un devait avoir plus d'expérience que l'autre.

Mme BOYOTE tenant à faire de ZOUNE une demoiselle rangée, n'omit point, à ses heures de loisirs, de lui faire un petit cours sur cette partie de notre droit coutumier. Elle s'appliquait, d'une façon toute particulière, à lui montrer ce que gagnent les enfants à honorer les têtes blanches, et combien par contre ils mènent une vie de guignon et de tracas, quand, par inconduite ou irrespect, ils se sont attirés

1. Zoune, quand viendrastu faire un petit tour làhaut à la maison ?

2. Râpe.

les *madichons (1)* d'un vieillard.

Elle concluait toujours par quelques aphorismes dans le genre de ceuxci:

- *Couté, cé rinmède corps (2).*

- *Faut mandé vié pou connain la passe (3).*

Ou bien encore, à l'instar des prédicateurs qui parlent de l'Enfer, elle recourait à d'impressionnantes images pour que son enseignement ne fut pas sans profit.

ZOUNE l'écoutait toujours avec la meilleure attention; cependant elle avait quelquefois au coin des lèvres, un imperceptible sourire, surtout quand la ninnaine lui disait sur le ton d'une litanie:

Sou pas respecté grands mounes, pichon va poussé sou ou.

Laitt caillé va cassé tête ou !

Oua néyé nan craché ou !

Oua mourri gé louvri, bra lévé, pitite moin ! (4).

VI

Les homélies de Mme BOYOTE exercèrent une certaine influence sur l'esprit et l'âme de sa filleule - mais elles ne changèrent en rien le fond de son tempérament et de son caractère.

La jeune fille, à la vérité, avait plus peur de la houssine que de tous ces sombres tableaux par lesquels on avait essayé de frapper son imagination.

Aussi se conduisitelle de façon à n'être plus fouettée par sa ninnaine, et à ne pas tomber sous la main d'un de ses impitoyables *correcteurs* ambulants.

Malgré cela - on ne pouvait pas dire que ZOUNE était le

type de la *bonne enfant*. Elle n'en avait que quelques traits. Si elle était plus ou moins docile; si parfois elle bougonnait en aparté, - elle faisait preuve cependant d'une belle endurance au travail, qualité qu'elle tenait de ses parents.

D'une activité d'abeille, elle mettait la main à tout.

Elle était à la cuisine et à la boutique. Tantôt elle faisait la lessive - tantôt, d'un pas guilleret, elle allait s'acquitter de quelques commissions au Bord de mer.

Se couchant tard, elle se réveillait tôt. A l'angélus sonnait *baing*, on remarquait toujours dans la cour de Mme BOYOTE, le rouge éclat d'un *boispin* (5). C'était ZOUNE qui allumait le feu dans un réchaud... En un tournemain elle lavait vaisselle, marmites et chaudières, puis préparait le café.

Sans se reposer elle allait en toute hâte, en jetant des regards à droite et à gauche, vider de gros *kaolins* (6) dans le marché ou les rigoles du voisinage.

Ensuite, un sac sous le bras, elle se rendait chez le boulanger. A peine rentrée avec les pains tout chauds, elle

1. Malédiction.

2. Ecouter, c'est un remède pour le corps.

3. Il faut demander des renseignements aux vieux pour connaître la passe.

4. Si vous ne respectez pas les grandes personnes, le pichon «un parasite» vous poussera dessus. Le lait caillé vous brisera la tête. Vous vous noierez dans votre crachat. Vous mourrez, les yeux ouverts, les bras levés, mon enfant.

5. Flambeau de pin.

6. Pots de nuit hauts de forme, fort en usage autrefois et qui, même à présent font partie, dans certaines de nos villes, des ustensiles indispensables aux besoins les plus pressants.

ressortait de nouveau, une *digdale* sur sa tête; elle prenait la direction des fontaines de la terrasse (1), où un tas de garçonnetts et de jeunes filles, faisant un vacarme de tous les diables, puisaient de l'eau à tour de rôle.

C'est près de ces fontaines que ZOUNE eut ses premières querelles, ses premiers « comptes ». Elle faillit tuer d'un coup de tête un petit insolent qui, dans cette cohue houleuse, avait osé la « manier ». Elle blessa d'un coup de pierre une de ses camarades, parce que celleci, à propos de bagatelles, l'avait traitée de *nèguessemone*; enfin, c'est près de la terrasse, qu'elle fit mordre la poussière à un nommé *Pengélingua*, *grand bringue* (2) qui, la voyant si robuste et si appétissante, pensait qu'il pouvait lui parler impunément de choses qu'elle ignorait encore...

Le pauvre ! il ne fut délivré de ses étreintes que grâce à l'intervention de *boss* (3) *Dadas* qui passait. Celui-ci, du plat de son *égohine*, donna plusieurs fessées à la jeune fille qui, couchée sur le ventre du jeune homme, l'étranglait de ses mains frémissantes.

Je dois vous dire, mon ami, que c'est à partir de cette époque que ZOUNE commença à attirer les regards sur elle. Un des voisins de Madame BOYOTE, un homme d'un certain âge et qui jouissait d'une honorable réputation, fut à ce point épris de cette *gardemantègue* (4) qu'il se réveillait régulièrement tous les jours entre 3 et 4 heures du matin.

Il se mettait au guet. Sitôt qu'il percevait un bruit de pantoufles et qu'il voyait ZOUNE sortir de sa barrière, il partait à sa poursuite.

- Pssit ! Pssit !

Fatigué de lancer vainement cet appel, il se contenta de la suivre longtemps, sans rien lui dire, comme un petit chien tenu en laisse...

Une fois cependant, n'en pouvant plus, il porta une main audacieuse sur elle.

ZOUNE le mordit au pouce, et poussa des cris qui le firent détalier comme un cerf...

C'était une botte de repos, car plus jamais ne revint à la charge ce barbon amoureux qui, *en plein jour*, était l'homme le plus *sérieux* de la République...

Pour une victoire - c'était une victoire, - mais ZOUNE, bien qu'elle sortît saine et sauve de ces escarmouches, savait déjà ces mots brûlants qui font éclore les désirs et qui mettent comme une douce chaleur dans le sang...

VII

Sans se douter que sa filleule, à peine *formée* (5) tournait déjà la tête à bien de petits *vicioux*, et même à des hommes très graves, Mme BOYOTE décida, pour compléter son éducation, de la placer chez SOR FELICIENNE qui était à la fois maîtresse de couture et maîtresse d'instruction. Elle l'eût certainement envoyée aussi à l'école, mais le Livre, en ce tempslà, n'était pas en faveur. Tout imprimé était taxé de *manifeste*.

1. Esplanade construite à l'époque coloniale qui domine à PortauPrince le marché de la place de la Cathédrale.

2. Grand garçon.

3. Contremaître.

4. Domestique.

5. Pubère.

On ne comptait dans toute l'île que *dixhuit écoles primaires* et dans celles qui fonctionnaient, il n'y avait guère de place pour les jeunes filles.

Au reste, le gouvernement d'alors était tout préoccupé « *d'assurer le pain du corps avant le pain de l'esprit* » (A. Thoby).

En tout cas, Mme BOYOTE avait formellement promis au père Gaspard d'élever ZOUNE dans la crainte de Dieu et le respect de ses commandements.

Chaque dimanche, elle l'emmenait à l'Eglise. Matin et soir elle la faisait s'agenouiller devant son oratoire, grande niche dont le fond et les côtés étaient tapissés par les images de tous les saints et saintes du Paradis. Et là, la jeune enfant ànonnait, parfois le sommeil plein les yeux, les prières que sa marraine lui enseignait.

On débutait par l'Oraison dominicale; on entamait ensuite la Salutation angélique; puis on abordait les litanies de la Vierge et des saints.

A force de les sasser et les ressasser, ZOUNE avait fini par les posséder si bien qu'on ne pouvait pas la prendre à l'improviste: elle ne plaçait jamais la « Tour d'ivoire » avant la « Tour de David », quand elle sortait de la « Maison d'or », elle savait qu'elle devait entrer dans « l'Arche d'Alliance » pour - de là - aller frapper droit à la « Porte du ciel ».

Les saints lui étaient devenus à ce point familiers qu'elle

n'omettait jamais le nom d'un seul; au contraire, elle en complétait la liste, au fur et à mesure que M. le curé en « chargeait son prône » - ou que l'esprit simpliste de Mme BOYOTE imposait à son adoration ou à sa crainte des *mots* transformés en *noms de saints*.

C'est ainsi que ZOUNE eut à orner sa mémoire de l'incroyable oraison de *StBouleversé*.

Ce saint est aussi populaire dans le peuple que le fameux *StSuaire*, patron de nos guerriers. Il a pour fonction spéciale de tourmenter les gens contre lesquels on l'invoque. Comme j'aime à administrer des preuves à l'appui de ce que j'avance, voici, mon ami: le texte de cette oraison.

« StBouleversé - je vous invoque; je vous invoque, saint très puissant.

« Vous pouvez, comme le tremblement de terre, bouleverser la Terre; bouleversez mes ennemis; faites qu'ils tremblent en ma présence et en mon absence.

« Troublezles, empêchezles de dormir, empêchezles de boire, empêchezles de manger.

« Donnezleur la gratelle; jetez sur eux le pois grâté; mettez des punaises et des puces dans leur lit: toutes ces occupations les porteront à me laisser tranquille.

« Allez, StBouleversé, bouleversezles; faites éclater sur eux la foudre et la tempête.

« Au nom du père du fils et du St Esprit. »

SOR FELICIENNE de son côté renforçait tout cet enseignement, tantôt par d'autres prières et oraisons de son crû, tantôt par le catéchisme, tantôt par les cantiques...

ZOUNE ainsi préparée, fut jugée digne par le Père Gaspard de s'approcher de la Sainte Table.

Elle fit donc sa première communion après la retraite réglementaire.

- Notons que, pour toute la ville, il n'y eut, ce jour, que 27 communians dont 17 enfants. Le reste était des *dédés* (1) et des tontons (2) qui, sentant leur fin prochaine et voulant gagner le paradis, avaient solennellement renoncé à leurs *mystères* (3), aux plats de marassas (4) comme aux paquets congo (5).

On festoya, on *bambocha* un peu partout. Dans certains quartiers on entendit même des bruits de « lété » de « contredanse », de « carabignin » et de vaudoux mêlés. Nos *banzaristes* endimanchés firent florès. Accompagnés de leurs inséparables *bassiers* et *frappeurs de triangle*, ils tiraient des airs vieillots de leurs instruments, cependant qu'à haute voix, ils commandaient et réglait les mouvements des dames et des cavaliers, tous gens *notables*, bandas comme des paons pour la circonstance - avec leurs boucles et leurs longues chaînes en or...

Chez Madame BOYOTE, il n'eut pas de *calinda* à cause de l'exiguïté du logis. En revanche, dans sa chambre à coucher, on avait organisé un véritable *barbaco* auquel prirent part les parents et les voisins.

Sur une longue table, posée sur quatre tréteaux et recouverte d'une nappe damassée, trônaient dans une vaisselle de gala les mets succulents et variés de la bonne cuisine nationale. Il y avait près de deux coqs d'Inde et un petit cochon cuits au four de M. Providence, des plats de poulets rôtis, de daube et de calalou avec crabes - à côté des souprières de *pois France* et de pois et riz, on voyait de grandes assiettes de *bérégène* (6) farci, de bananes mûres frites et des bols de riz au lait.

Dominant le tout, même les bouteilles de vin de caisse les carafes de rhum et de liqueur, se dressait une terrine d'où émergeait de belles bananes *hèques* et d'appétissantes *jeannechita* toutes fumantes...

Un tel repas, penserezvous, a dû coûter les yeux de la tête. Nenni, mon ami ! A l'époque tout le monde pouvait faire bonne chair; la vie était à bon marché, tout se payait un *calin*.

Encouragés par cette phrase de Madame BOYOTE qui revenait comme une ritournelle :

- Mé zanmis mangé ; mangé fait pou mangé (7).

Les invités, à la bonne franquette et avec le meilleur appétit du monde, firent honneur à tous les plats. Les uns se servirent de leurs fourchettes et cuillers; les autres, sans se croire astreints à aucune étiquette, usèrent naturellement de leurs dix doigts. Il s'en rencontra même qui, par goinfrerie, mirent le nez dans leurs assiettes pour les mieux pourlécher...

Tout se passa dans le plus bel entrain. La maîtresse de céans pleurait de joie. ZOUNE sous sa blanche robe de baptiste, fêtée, choyée, embrassée par tout le monde rayonnait de gaieté.

...On s'était levé de table et on allait entamer les cantiques, quand le Frère Philomène, attendu depuis des heures, fit son entrée en saluant :

1. Vieilles femmes.

2. Vieillards.

3. Cultes des ancêtres.

4. Plats dans lesquels on sert des mets en l'honneur des enfants jumeaux.

5. Paquet contenant les offrandes au loua congo.

6. Aubergine.

7. Mes amis, mangez, les mets sont faits pour être mangés.

- Honnè, la compagnie !

VIII

Ce Frère Philomène que vous n'avez pas certainement connu, était un *Prêtresavane* dont toute la science était dans ces trois livres : *l'Ange conducteur, le Marseille et le Bouquet funèbre*. Il officiait dans les *dernières prières* ; on le rencontrait le matin au cimetière, le soir au calvaire, récitant des litanies et beuglant des *libera*. Il gagnait ainsi sa vie, tout en faisant une rude concurrence aux prêtres aventuriers, venus on ne sait d'où, qui vivaient indépendants du StSiège et dont la vie irrégulière était un perpétuel scandale offert à la foi hésitante de leurs ouailles (1).

Seuls les petits enfants avaient une peur bleue de ce vieillard pourtant inoffensif ; ils couraient se cacher derrière les portes dès qu'ils l'apercevaient au loin sous sa redingote de dril blanc la tête enroulée dans un mouchoir à carreaux et surmontée d'un chapeau de paille en pointe de retapé. Ce qui surtout leur donnait le frisson, c'était ses deux oreilles percées d'où pendaient deux grands anneaux en cuivre, c'était son nez aux narines larges et poilues, son nez que chevauchaient des besicles aux verres tout noirs...

A peine arrivé chez Madame BOYOTE, Frère Philomène prend position. Quoique retardataire, il réclame sa part.

Comme on ne l'avait pas oublié, on l'introduit dans la chambre ; on le place devant une assiette copieusement chargée. Il fait le signe de la croix, il crache et en route les mâchoires !

Après s'être bien lesté, il demande un p'tit rhum, qu'il avale, les yeux tournés vers le plafond - puis, en se frottant les mains, il vient se placer au milieu de la compagnie.

On entonne alors les cantiques. C'était une désopilante cacophonie. On ne chantait pas, on miaulait, on criait...

La voix de Frère Philomène, vibrante et forte, couvrait toutes les autres et faisait trembler les bouteilles sur les étagères de la boutique...

Quand on eut achevé ce pieux concert vocal notre « Prêtresavane » brusquement, comme un inspiré, se leva...

Il manquait une prêche. - Il la fit...

« Ma fi, ditil, en s'adressant à ZOUNE étonnée, ma fi, - couté. Je suis grandmoune, et vous, le lait n'est pas encore sorti de votre nez.

« Cé jou, c'est lé pli beau jou pour les chrétiens vivants ; c'est lé jou du Christ, c'est le jou du sali, c'est le jou di tabénaclé ; vous êtes maintenant pli fort que satan, pli fort qué lé diable, pli fort qué les chôchés (2). Vous avez en vous la descente de Dié fait homme, de l'Immaculée Conception, de Kyriel - réléison.

« Votre cœur par l'habitation qué lé Christ de Jéhovah s'est choisi en vous, est dévèni l'Ache d'alliance, la Reine des Vièges et la Reine des Patriaches. C'est donc lé pli grand bonhè, la postérité pour la maison de votre ninnaine qui doit

tellement abusé de la grâce que le caractère sacerdotal dont ils porteront éternellement la marque au front, et qui devrait être toujours un caractère de dignité, de grandeur, est devenu par le mépris qu'ils en ont fait, un caractère de bassesse et de dégradation.

2. Sorciers.

sé trouver dans cette bénédiction apostolique et romaine pli chancèse dans sa boutique qui grandira comme lé réfège des gens de la Côte, de la ville et de la campagne.

« Mon cœur patènel s'oublierait pou commette un zanathème, si en cé jou de bénédiction, d'apsolution, de confirmation, dé rénovation des vœux du baptême, je né vous répète pas que Dié amménera toute œuvre en jègement au sijet de tout ce qui est fait en cachette, en bien comme en mal. Attention ma fi, aux paroles captirèses et sitirèses des hommes et des jeunes gens.

« Il né sé pé pas que votre commission soit dévèni un commérage, une sitiration, et que après avoir réçi le Dié en pain et en vin, vous tombez démain dans le brigandage et les mauvaisetés. Il né faut pas non pli le paganice et les zidoles et lé voyé zépaule. Vote sel sécou, cé sont la chaplette, votre gardecorps, le escapulaire, votre consolation, la prière trois fois par jour...

« Ma fi, coutezmoi : Votre ninnaine en faisant cette ouvètère pou vous a entendu les paroles du prophète Zézéchiél ; vous dévez donc montrer en tout, patout, le jou comme la nuit, toujou fidèle, enfant docile - ponctuelle dans lé sèvice, le ménage, la boutique, comme la cougine. »

Ayant ainsi parlé, Frère Philomène embrassa ZOUNE sur les joues et par trois fois lui cracha dans la bouche et au creux de la main - les grandsmounes longtemps donnaient la bénédiction de cette étrange façon.-

Inutile de vous dire que ces exhortations produisirent la meilleure impression sur l'assistance. De son côté, Madame BOYOTE en fut particulièrement satisfaite, d'abord à cause des bons conseils donnés à sa filleule, ensuite à cause de l'allusion faite à la prochaine prospérité de sa boutique. Aussi, avant le départ de Frère Philomène lui donnatelle, en outre des bonbons et une bouteille de liqueur - un gros os de jambon bien enveloppé dans un morceau de papier pour son prochain calalou...

- La bénédiction du ciel pour vous, Mme BOYOTE, ditil en s'en allant...

IX

Les souhaits de Frère Philomène se réalisèrent à brève échéance : grâce à l'activité et au dévouement de ZOUNE la boutique de Mme BOYOTE avait subi une heureuse transformation.

La maison eut un tout autre aspect : elle fut *peinturée* a l'intérieur et blanchie à la chaux à l'extérieur.

Au plafond, plus de noir de fumée ; plus de toiles d'araignées.

De jolies rangées de bouteilles, des pains de sucre, des bougies, du savon etc. sur des étagères neuves aux triangles solides.

Le vieux comptoir gratté et savonné eut fort bonne mine.

Même le pont en bois, placé devant le péron, qui éloignait

1. Mgr POUPLARD dans sa notice sur l'Eglise d'Haïti juge ainsi leur conduite : «- Les prêtres dont il faut rappeler maintenant le souvenir ont

les clients par son délabrement, fut consciencieusement restauré par boss Océan ; on pouvait le franchir en toute sûreté. Le tablier en avait été exhaussé de façon à laisser libre cours aux eaux ménagères et aux grondantes avalasses qui en saisons de pluie, charrient, par nos rigoles débordées, des détritrus d'écuries et de toutes sortes d'immondices...

C'était à prévoir. Cette transformation fut remarquée et commentée.

Certains voisins - de jalousie, - rageaient : leur vente diminuait, et il leur semblait que tout le monde maintenant, allait s'approvisionner chez Mme BOYOTE.

Le samedi surtout, notre boutiquière était positivement assiégée.

A tout moment, des clients entraient, sortaient, se croisaient.

Parfois même, la hâte qu'ils mettaient à se faire servir promptement provoquait d'amusantes bousculades. C'était alors des jurons et des cris qui éclataient en un beau désordre.

- Marraine gadé m' ! - pas fait sot ac moin.
- Gnou connette poève !
- Quate cobs bè !
- Gnou calin sic !
- Pratique, ban'm gnou ti rosa !
- Allé ou la prite !
- Respecté caille Madamm la, mé zanmis !
- Nou pas gangnin lan mè lé diable ! (1).
- Combien nou vendd ti canisterr (2) à bërre yo ?
- Pratique, ou pas gangnin pres'pité ?
- Madame, mou pressé - pèsé di riz la non !
- Ou pas gangnin collier maldiocre ?
- Gnou bois fil Reine...
- Ou pas gangnin soufflémordé ?
- Madame BOYOTE, rangé mantégue la non ?
- Pratique, banm' dégui ?

Parfois aussi un campagnard, fendant la presse, entrait, puis d'un air mystérieux et à voix très basse demandait :

- *Ou pas gangain maïs moulin ? (3).*

Au milieu de ce tapage, Mme BOYOTE et ZOUNE, inlassées et inlassables, allaient, venaient ; tantôt l'une vendait, tantôt l'autre comptait l'argent et rendait la monnaie.

Il ne leur arriva jamais, malgré les appels et demandes qui leur parvenaient de droite et de gauche, de se tromper ni d'un article ni d'un centime.

Les fauxmonnayeurs - c'était l'âge d'or de la fausse monnaie -, les fauxmonnayeurs tentèrent vainement, par l'intermédiaire de leurs petits domestiques, de leur coller de faux d'Haïti et de faux *serpents*. Cette monnaie de mauvais aloi fut toujours découverte et confisquée au passage ; les *papiers* étaient déchirés au visage des voleurs ; quant aux pièces en plomb - Mme BOYOTE, à l'aide d'une hachette, les clouait à la file sur son comptoir pour que nul n'en n'ignorât...

X

Dans ce pays de fainéants et d'oisifs, ceux qui demandent au Travail honnête leur pain de chaque jour, sont

généralement en butte à toutes sortes de difficultés. Quand ils ne sont pas *entravés*, la calomnie, une calomnie sournoise, les déchiquette à belles dents.

Leurs moindres faits et gestes sont épiés : on fouille, on remue leur vie en tous sens.

1. Assafoetida.
2. Marmite.
3. Poudre à tirer.

On vous dira à quelle heure ils se lèvent, à quelle heure ils se couchent. S'ils ronflent la nuit, on vous l'apprendra de même.

Vontils à la campagne ?

Fontils une visite en ville ?

Assistentils à un enterrement ?

Sontils sédentaires ?

Si vous le désirez, vous en saurez le pourquoi : il y a un tas de gens - ne faisant œuvre de leurs dix doigts - qui sont comme préposés à s'occuper des affaires des autres...

Mme BOYOTE, pour s'être mise avec sa filleule courageusement à la besogne, fut l'objet de violentes attaques de la part de ses concurrents. Cellesc trouvērent pour les seconder dans leur méchante propagande beaucoup de *rarrias (1)* du marché, à qui la boutiquière avait refusé un jour ou l'autre, un prêt d'argent - une marmite d'eau ou la permission d'utiliser ses latrines ensuite les acheteurs à crédit qui malgré les *tapes* données persistaient sans succès à vouloir lui enlever toutes ses marchandises.

On insinua d'abord qu'elle était une *mauvaise personne*, puis, peu à peu, le bruit se répandit qu'elle avait des *points chauds (2)*, des *engagements (3)* et qu'elle n'était qu'un *loupgaroup*. A ceux qui essayaient de la défendre on répondait :

« Entrez subrepticement chez elle ; vous verrez sous son lit une lumière ; c'est une mèche baignée d'huile d'olive, qui est allumée dans un crâne de mort. Aurezvous le courage d'ouvrir les deux battants de son comptoir ? Il y a un petit monstre enchaîné, c'est un BAKA. A cette divinité infernale, elle offre chaque année - aux environs de Noël, - un *cabrit sans corne (4)* en sacrifice. »

Si cette macabre histoire vous laissait rêveur, vous trouviez d'autres individus pour vous dire :

« Faites le guet nuitamment. A minuit sonnant, vous verrez sortir du toit de la maison de Mme BOYOTE une flamme bleuâtre faisant *yan yan*. C'est la boutiquière qui, s'étant dépouillée de sa peau, et ayant du feu à la bouche et aux aisselles, va opérer sa ronde diabolique pour ne rentrer chez elle que vers les trois heures du matin. »

Voyaiton, un matin, en se réveillant, un *couvert* avec argenterie et toutes sortes de mets au milieu d'un carrefour ? ou bien une gamelle, entourée de deux balais neufs et contenant une puante décoction de « feuillages » ? Vite, les mauvaises langues mettaient ces sauvages *macaqueries (5)* sur le compte de Mme BOYOTE, de même qu'elles affirmaient - quand on entendait pendant la nuit le roulement sourd d'un véhicule : « C'est Florida qui passe dans une voiture n'ayant ni chevaux, ni cocher ; mais conduite par des

invisibles (6). »

On alla même jusqu'à dire qu'on fit feu sur elle, une fois, au cimetière, tandis qu'elle se trouvait dans une bande de *djions* qui étaient en train de réveiller un mort, entonnant des chants sinistres et en fustigeant la fosse avec de petits bâtons de *médicignin barachin*.

1. Racaille.
2. Objets magiques qui donnent la chance.
3. Contrat passé avec le diable.
4. Une Victime humaine.
5. Magie.
6. Les esprits.

Quand on eut épuisé ces flèches empoisonnées, on en fabriqua de nouvelles. Mme BOYOTE ne fut plus un loup-garou. Pour que le feu du ciel dévorât sa maison comme les villes de Sodome et de Gomorrhe, on fit d'elle et de sa filleule un couple qui s'aimait du plus tendre amour...

Bien que ce vice contre nature ne fut jamais aussi répandu et aussi scandaleux que de nos jours, j'affirme, mon ami, que Mme BOYOTE ne s'en est jamais rendue coupable. Elle aimait ZOUNE comme elle eut aimé une enfant de ses entrailles, voilà tout.

Aussi, pour faire face à toutes ces attaques imméritées, pensatelle sérieusement à se donner un... protecteur.

En attendant qu'elle le trouvât - ce mari à poigne - elle se contenta de répondre à ses ennemis par un simple *toria (1)* : elle débaptisa son chien noir et l'appela : *Laissez yo dit...*

La fameuse cabale montée contre la boutiquière s'apaisa peu à peu. De temps en temps cependant, on envoyait expressément des femmes *ordinaires* lui chercher querelle.

Pour un *oui*, pour un *non*, ces *déchainées* ouvraient sur elle leur sabord et provoquaient par leur esclandre un attroupelement devant sa boutique.

Elle crut sage de ne point leur répondre; mais quoiqu'elle fit elle ne put jamais empêcher sa filleule de sortir et d'aller se mesurer avec *ses renvois (2)*.

Tinc en tinc (3) ZOUNE leur donnait la réplique ; et, au dire de ceux qui assistèrent à ces passes scandaleuses cette petite *néguesse*, qui avait le sang chaud et la langue bien fendue, défendit courageusement l'honneur et la réputation de Mme BOYOTE.

De son propre mouvement, sans rien dire à personne, elle alla un jour porter une plainte au Colonel Cadet JACQUES contre deux *vermines* qui ne pouvaient la rencontrer au marché sans l'accabler d'injures et lui confier de sales *commissions* pour sa ninnaine. Le Colonel, qui était très sévère dans le service, fit une prompte instruction de l'affaire. Après quoi il ordonna d'emprisonner les *défenderesses* « pour leur apprendre à respecter les honnêtes gens » - et renvoya la jolie plaignante, non sans lui avoir lancé un long regard où il y avait comme une douce supplique...

Malgré cet incident qui ne resta point inaperçu, les adversaires de la boutiquière ne pensèrent pas à désarmer.

Des injures, ils passèrent aux maléfices, aux *ouangas*. Ils voulurent, d'une façon ou d'une autre, porter Mme BOYOTE à plier bagage et à décamper de l'excellente position qu'elle occupait devant le *Marché en haut*.

Pour l'y contraindre, ils venaient nuitamment déposer au seuil de sa porte et sur son perron un tas de *madrôgors*.

Ces objets magiques, d'après eux, devaient éloigner sa clientèle et provoquer d'incessantes disputes et querelles devant sa boutique.

C'étaient tantôt des bougies, des clous et de l'encens liés ensemble avec de la ficelle; tantôt des plumes de poule, du maïs grillé, du poivre de Guinée, du sel et de l'indigo dans une gamelle; tantôt enfin une petite poupée en toile, mal fagotée, transpercée d'aiguilles et d'épingles et portant un *tignon* noir.

1. Allusion.
2. Messenger. Pris en mauvaise part.
3. Du tac au tac.

Ces diaboliques *batteries* n'effrayèrent jamais Mme BOYOTE. En les voyant, elle faisait le signe de la croix et disait toujours:

- *An yen ça !*

De son côté avec de l'eau bénite, de l'eau de mer citronnée ou simplement avec du pissat, ZOUNE les aspergeait en répétant par trois fois : *Abonocho ! Abonocho ! Abonocho ! (1)*.

Puis, à grands coups de balai, elle en faisait un tas et les projetait vigoureusement à la rigole...

XI

Après une longue pause qui nous permit de déguster une délicieuse *godrine (2)*, notre audicien reprit :

Un soir après l'Angélus, deux femmes causaient près de l'Eglise. L'entretien paraît-il, avait pour elles tant d'intérêt qu'elles oublièrent d'allumer et de déposer devant la Croix de SaintAndré, les bougies qu'elles avaient en mains. Elles rentrèrent chez elles quelques minutes avant le *dégonde (3)*.

Voici, en raccourci, ce que se disaient ces deux commères:

- Vous ne savez pas la nouvelle ?

- Laquelle ?

- Comment ! vous ignorez cela jusqu'ici ?...

- Quoi donc !

- Ah ! ma chère, ne faites pas l'étonnée. Vous le savez très bien, seulement vous avez peur de le dire...

- Comment puisje avoir peur de dire une chose que Je ne sais pas.

- *Tout de bon, vous n'en savez rien.*

- Je vous le jure devant NotreDame qui m'écoute.

- Ça se passe à deux pas de chez vous et vous l'ignorez. C'est drôle...

- Le plus souvent les gens les plus éloignés sont les premiers à être renseignés sur ce qui se passe chez vous dans votre voisinage.

- Puisqu'il en est ainsi, ma chère, je vous apprends la nouvelle : le colonel CADET JACQUES est le mari de Mme BOYOTE.

- *Tout ça con ça !* Ma chère, ce n'est pas vrai.

- Vous en doutez ? Je vous l'affirme.

- *Rhai chien, min dit dent li blanche (4)*

Florida n'est plus dans la « vie » depuis son affaire avec Dumestoi - vous vous souvenez de *Titoi* ?

- Oh ! très bien, le fils de *Sor Ti Youte avec Frère Dévirey*... Je vous affirme que c'est le colonel CADET JACQUES qui est là (5), en ce moment.

- C'est très drôle !

- Il n'y a rien de drôle dans cela. Elle est une femme et CADET JACQUES est un homme. Elle n'est ni la mère ni la sœur de CADET JACQUES et CADET JACQUES n'est ni son père ni son frère. Et puis, FLORIDA n'avaitelle pas dit

1. Abrenuncio.

2. De l'anglais good drink; boisson faite avec de l'ananas coupé en tranches et mis en macération dans l'eau aromatisée.

3. Sonnerie exécutée par les clairons des différents postes de la ville à 10 heures précises du soir.

4. Haïssez le chien, mais dites que ses dents sont blanches.

5. Créolisme pour dire que quelqu'un est le mari d'une femme.

qu'elle réservait une surprise à ceux qui prétendaient qu'elle vivait *maritalement* avec sa filleule ?

- Oui, ma chère, c'est vrai ! Mais sur quoi vous basez-vous pour affirmer ainsi cette nouvelle ?

- Sur quoi ? Mais pas plus tard que ce matin, à 4 heures, en me rendant à l'Eglise, j'ai vu, vu de mes yeux le colonel CADET JACQUES sortir de la barrière de Mme BOYOTE. Je l'ai très bien reconnu. Il était en négligé. Il avait sur la tête un grand chapeau de paille et était en pantoufles.

Il serait sous un tout autre déguisement que je l'aurais reconnu, vous oubliez donc qu'il est bancal et qu'il aime à siffloter en marchant.

- Ca me surprend, mais je suis très contente pour Florida: li *cé madamechef* à présent.

- *Cé connu, ça.*

- Seulement, ma chère, connaissant les habitudes du colonel, je crains pour ZOUNE: *Quand grand caille prend di fê, la cougine pas jamm loin!*... (1).

- *Quant à ça ! il faut bien s'y attendre.* Le colonel est friand des « *jeunes bourgeons* ».

- En tout cas, Mme BOYOTE ne sera plus *persécutée*. On ne lui cherchera plus querelle...

- *Toutt moune va raité raide !*

- J'aimerais bien être à sa place, car dans ce pays, ma chère, il y a deux choses qui vous font respecter: l'Autorité et l'Argent. Quand vous avez ou l'une ou l'autre. l'on vous craint ou l'on vous flatte...

XII

Ce n'était pas une calomnie, cette fois. La nouvelle était vraie, si vraie que Mme BOYOTE n'éprouva elle-même aucun scrupule à l'annoncer à qui voulait l'entendre.

Si elle n'apporta point à CADET JACQUES une jeunesse en fleur avec des grâces et des ris, par contre, elle le fit passer agréablement de surprises en surprises, par des qualités insoupçonnées, devenues plus appréciables et mises en mouvement sous l'ardeur d'une passion longtemps et chastement contenue...

Mais quand et comment arriva la chose ? Nul ne le sut,

hormis les intéressés.

Tout ce que l'on remarqua, c'est que depuis cet événement, les adversaires de la boutiquière avaient signé un armistice, puis mis bas les armes complètement.

Dans leur confusion, les uns disaient qu'ils n'avaient jamais rien eu contre Mme BOYOTE; d'autres tentèrent de *composer* en lui faisant toutes sortes d'avances. Quelquesuns même vinrent à elle et lui révélèrent les machinations dont elle avait failli être victime.

Quant à ceux qui l'avaient trop ouvertement vilipendée, ils passèrent humblement la queue sous le ventre et se conduisirent de façon à ne jamais avoir à démêler quoi que ce fût avec *l'Autorité*. C'était de la prudence: ils savaient bien, qu'à propos de l'affaire la plus insignifiante, CADET JACQUES n'aurait pas manqué de leur faire payer quelques... *vieilles dettes*.

1 Quand la grande case est en feu, la cuisine n'est jamais éloignée, càd est aussi exposée.

Au reste le colonel avait positivement promis à sa maîtresse de leur donner une chasse en règle:

- *Cou gnoun coupé ou gé ; cou gnoun batt zaille li (1) :* informezmoi, je leur fouterais une leçon... *Ya rélé : Choune !*

Fameux bougre, ce CADET JACQUES ! Etaitil un homme ? J'incline à croire qu'il était un *étalon*: jamais, sous la calotte des cieux, on ne vit *poulain* aussi fringant, aussi passionné, aussi « désordonné » que lui ! Avec dix seulement de cette trempe, on eût pu peupler, en un rien de temps, sinon la Tortue, du moins l'ÎleàVaches.

Cet homme, ou plutôt cette brute, s'inquiétait fort peu du caractère de la fonction que lui avait confiée le Président Boyer. Aux amis scandalisés par ses ardeurs déréglées, qui essayaient de lui faire entendre raison - il répondait invariablement :

- « Le Président Boyer luimême est aussi *bon Coq que moi*. Estce qu'on s'est jamais avisé de compter le nombre de ses maîtresses ? ».

On le laissait tranquille, car il disait vrai.

Vous voyez, mon ami, l'effet désastreux du mauvais exemple. Si ce chef d'état dont la probité administrative est tant vantée, s'était régulièrement marié et avait offert à son jeune Peuple, en dehors des écoles et des chapelles qu'il eût pu créer par ci par là, le spectacle édifiant d'une vie bien ordonnée, ne pensezvous pas que des auxiliaires comme CADET JACQUES, se fussent conduits de toute autre façon ?

C'est là mon opinion. Et j'ajoute que Jean Pierre eût pu, pendant ses vingt-cinq ans de règne, exercer une heureuse influence sur notre vie nationale tant au point de vue politique qu'au point de vue des mœurs.

Mais, autoritaire et ombrageux, il a mieux aimé, sous prétexte que les améliorations sont l'œuvre du temps - ne rien tenter, ne rien accepter qui fût de nature à développer la puissance cérébrale et l'énergie physique du peuple haïtien...

Il a été plutôt un pâtre qu'un homme d'État.

Enumérer tous les *travaux* de CADET JACQUES serait, je l'avoue, une tâche audessus de mes forces. Contentez-vous de savoir que, quand il s'agissait de femmes, ce mâle -

puisqu'il faut l'appeler par son nom, - était capable de tout, même des plus dégoûtantes violences.

Que d'actes répréhensibles n'ait pas à son actif !

N'est-ce pas lui qui fit emprisonner un père parce que celui-ci lui aurait refusé sa fille en plaçage ?

Si SORINA - une belle petite *poule basset* qui avait des yeux et une bouche admirables; si SORINA a passé deux jours et deux nuits aux cachots, c'est simplement parce qu'elle avait répondu aux propositions de CADET JACQUES par ce mot: *Ouap Yata ! (2)*.

L'affaire la plus terrible qu'il voulut nouer fut, sans contester celle-ci: ayant remarqué une fois, de passage dans un de nos hameaux, une jeune négresse - la plus jolie de la région, il l'aborde. A peine at-il le temps de lui dire quelques mots que *brou !* comme un ortolan, la jeune fille se sauve. Il s'enquiert aussitôt de ses parents, se présente à eux, les cajole, fait miroiter à leurs yeux toutes sortes de promesses. - *Chia !*

1. On peut traduire ainsi: au moindre clin d'yeux, au moindre mouvement...

2. Vous perdez votre temps.

Pour se venger de cet échec, il ordonne de *barrer (2)* leur maison. On les arrête, on les met sous corde. Il leur apprend que leur *cas* est grave, qu'ils ne peuvent se tirer de ce mauvais pas qu'en livrant la belle.. .Nos paysans résistent... Ils préfèrent la mort à l'affront.

Devant cette résistance, CADET JACQUES, change encore de tactique. Il leur dit qu'il plaisante - et que toute sa démonstration n'a uniquement pour but que d'éprouver leur courage. Il brise lui-même leurs liens et leur donne de l'argent. *Bichi !*

Il ne se tient pas pour battu. Arrivé en ville, il écrit au chef de section et lui enjoint d'avoir, par tous les moyens en son pouvoir - et sous bonne escorte, à lui expédier la *nègresse* convoitée. L'officier rural, honnête et rusé, laisse traîner la chose. Un beau matin, il fait part à CADET JACQUES de l'insuccès de ses recherches; la négresse avait... disparu. Il mentait pour le bon motif.

Le Colonel en fut colère, mais il se calma à la fin, se souvenant un peu tard que... *yo pas jamm prend mouche ac vinaigre (2)*.

C'est une fable, direz-vous ? J'eusse pensé comme vous, mon ami - si le hasard n'avait pas fait tomber sous mes yeux les deux *lettres authentiques* relatives à cette abominable action.

Dans chaque *racoin* de la ville, CADET JACQUES avait, sinon une maîtresse, au moins une *amie*. C'était sa brigade de sûreté, comme il aimait à le dire. Malgré cela, il ne donnait pas quartier aux petites marchandes ambulantes de *quincaillerie*, de *tablettes*, de *painspatates* et de *bonbons*...

Décidément, disait-on, cet homme a un *point* pour cela !

A la vérité, il n'était que le type achevé de la *Djole douce*. Il trouvait avec aisance de ces mots doux, câlins, chatouilleux, enflammés qui, susurrés à voix basse, pénètrent les cœurs les plus obstinément fermés. Il avait, à un suprême degré, l'art de *casser les petits bois* aux oreilles et de prendre

dans ses *lacs* les jeunes personnes, sans expérience, qui ne savent pas encore quel danger il y a de jouer avec le feu !

Lui, si violent par tempérament, il n'était, quand il le voulait, que douceur auprès des femmes, au point que celles-ci disaient de lui - et la chanson l'a répété :

CADET JACQUES, cé sirop miel !

Quand ou bouè li, faut bouè li encore !

Allez comprendre cela, mon ami. Il fallait qu'on fût bien démoralisé pour recommander ainsi une brute qui ne faisait que papillonner, et qui décampait d'un endroit, sitôt sa bestialité assouvie ! ...

Il avait des moyens épatants de rompre avec ses *Djales* (3). Tantôt il se désignait adroitement un successeur - tantôt, à tort ou à raison, il les accusait véhémentement de lui avoir donné des *adjoints* ou des *aides*, sans son consentement. Dans ce dernier cas, il jouait du bâton sur leur dos, cassait les assiettes et les verres, démantibulait leur *warf* ou leur lit, et déchirait tout ce qui lui tombait de linges sous la main.

Pourtant ce qui étonna tout le monde, c'est qu'il fit long feu avec Mme BOYOTE.

1. Cerner ou investir.

2. On ne prend jamais de mouches avec du vinaigre.

3. Jeunes filles, de l'anglais girl.

Il lui donnait de l'argent, de l'argent à gogo, au point qu'elle put faire l'acquisition de deux propriétés en ville et d'une petite habitation à la *Rivière Froide*.

Il visitait souvent sa *Yoyote*. C'est chez elle qu'il prenait son café ; c'est là aussi qu'il soupait...

Le soir, quand il arrivait vers les huit heures, Mme BOYOTE, pommadée et poudrée, le recevait toujours *en dedans* ; et, pour que sa filleule, déjà espiègle, n'entendît même pas leur silence, elle disait à celle-ci :

- ZOUNE, *allez jouer dehors, min pas fait brigandage !*

(1)

Et ZOUNE obéissait.

Elle rassemblait alors les petits *mounes* du voisinage et les jeux commençaient pour ne prendre fin qu'au départ du Colonel...

Cric ? Crac ! on tirait des contes. On passait en revue les plus amusantes aventures de Bouqui et de P'tit Malice.

Tim Tim ? Bois chèche ! on abordait ensuite les devinettes.

D'leau couché ? - Melon.

Danger bravé danger ? - Femme enceinte sur une pouliche pleine.

Lakataou fait taou, lan Guinin tendé ? - L'orage !

Ou encore on jouait au *Bakini sauvé*, au *Trois fois passé là*, au *Cachecache li bin* derrière les portes et sous les ponts, aux *pinches*, au *To la li to ou bien*, quand il faisait beau clair de lune, on organisait des rondes, et les enfants en cercle, se tenant par la main, chantaient entre autres airs :

Sor Marie Jeanne, marchez à petits pas,

Prenez garde à vous ! Evitez l'embarras !

Marie lango, lango ! (bis).

Marie lango, lango, lango, lango !

XIII

La boutique de Mme BOYOTE, alimentée par les fonds de CADET JACQUES, s'agrandit de plus en plus et devint la plus achalandée et la plus prospère de la ville. De très loin, des clients y venaient faire leurs emplettes.

Les marchandises s'écoulaient avec une telle rapidité que, tous les deux jours, le stock en était renouvelé.

ZOUNE descendait à la rue du Quai et en revenait, précédée de portefaix ou de cabrouets chargés de provisions de toutes sortes.

A cette époque elle devait avoir plus de seize ans. Elle était jolie, potelée, *ronde comme Baboule*. Toute sa personne était enveloppée d'une grâce effrontée qui narguait, qui provoquait même.

Elle ne pouvait passer dans une rue sans soulever un murmure flatteur.

Les uns s'informaient :

Hein ! heimm ! Qui *li ça* ?...

D'autres disaient : --*A la ti fi vaitlante ! Li bien faite.*

Quant aux experts, ils s'exprimaient ainsi :

- *Elle est absolument en état.*

La jeune fille le sentit et le comprit si bien qu'elle se donna des airs et rudoya ferme n'importe qui osait lui adresser des compliments.

1. Tapage.

Là où elle eut le plus à repousser les *attaques*, ce fut dans les magasins du Borddemer. Son arrivée y causait toujours une véritable effervescence : négociants et commis rivalisaient de prévenances pour l'amadouer, la *capturer*.

On lui offrait un siège ; on essayait d'entamer un bout de conversation.

Elle se rengorgeait en disant :

- *M'vinn acheté m' pas vinn causé.*

N'importe. Tout en débattant les prix on se parlait...

Généralement, les patrons, pour *l'enganter*, passaient docilement par ses conditions. Quant aux commis, dans l'intention de *dégommer* leurs rivaux, ils lâchaient positivement la main. Non seulement ils consentaient des rabais, mais encore, avec une générosité de maître, ils lui accordaient de très larges *déguis*.

Demandaitelle une aune de toile ? on lui en donnait une et demie ou deux.

Commandaitelle dix livres de sucre brut ? Elle en recevait quinze - et pesé, s'il vous plaît, - avec les bons poids.

Il en était de même pour le tabac, le riz, le vin.

Mme BOYOTE remarquait souvent ces *tromperies* commises à son avantage, mais, comme elle avait de « *gros yeux* », elle ne disait rien.

Cependant son expérience de *vieille sarcelle* lui révéla qu'il y avait *quelque chose dans cela*.

Aussi, pour mettre sa filleule en garde contre toute tentative de *débauchage*, lui recommandaitelle de *tenir courte sa cuiller* et n'accorder jamais *long comme ça* à personne.

- *Les hommes! les hommes, ma fi - faut prend précaution avec yo; yo raide passé serpent. Ou mett ouè yo sérié, sérié,*

pas fié yo.

Gen chatt maché cé pas conça li quimbé ratt.

Ces observations se produisaient parfois devant CADET JACQUES. Notre colonel, pour montrer qu'il ne se désintéressait pas non plus du sort de sa... filleule, les reprenait, les commentait et y ajoutait d'autres conseils.

D'un ton patriarcal il disait à ZOUNE:

- « Votre ninnaine avec moi est seul responsable de vous devant les hommes et surtout devant Dieu. Elle veut votre bien, il faut l'écouter. Si un *babougi* quelconque, un p'tit blanc *babe mis ou gé* vête, se montre hardis à votre égard et vous dit la moindre *insolenceté*, il faut le dire à Mme BOYOTE; il faut me dénoncer ces *mapias*: quand je suis dans un endroit, j'entends qu'on en respecte même les *chin*. »

Il terminait toujours ses harangues par ces mots:

- *Couté marraine ou; couté parraine ou tou ma fi.*

Ce disant, il lui donnait de petites tapes sur l'épaule ou sur les joues, ou lui pinçait le menton affectueusement.

Mme BOYOTE, comme si rien n'était, suivait d'un œil oblique ce petit manège, et, au départ du colonel, elle complétait ses instructions par cette phrase qui, quoique vague, indiquait à sa filleule qu'elle visait un habitué de la maison...

--*N'importe quel moune, ti té mett ça li yé qui di ou, icite ou dèhors, gnoun mauvé parote, pas caché m' an yen... ou tendé ?*

Puis in *petto*:

- *Çaça gain piti mi lan soteil. doué veillé la pluie !*

XIV

ZOUNE tenait bon, malgré les assauts répétés qu'on dirigeait journellement contre sa personne. Parfois elle en informait sa ninnaine, parfois aussi, *quand c'était trop fort*, elle ne lui disait rien. Mais, en dépit de ses *quipps* et de ses rebuffades, les assaillants, à peine repoussés, revenaient à la charge...

Coute pieds femelles pas fait mal (1).

La jeune fille se sentit à la fin comme enserrée dans un cercle de feu: de tous côtés, des yeux flambant de désirs, étaient braqués sur elle.

Jetaitelle un regard circulaire ? Elle voyait, tendu vers elle, des bras s'agitant nerveusement dans un geste d'appel...

Ainsi convoitée, ainsi assiégée par des gens comme il faut, nègres et blancs, elle en était arrivée à penser qu'il n'y a pas d'hommes « sérieux » pour les belles *gardes-mantègues*: elles montent jusqu'à eux quand ils ne descendent pas jusqu'à elles.

Cette opinion s'ancra plus profondément dans son esprit, quand elle s'aperçut que même le Colonel qui s'intitulait son *parrain* et qui, par contre, lui devait protection, s'était mis sur les rangs, et, avec une ténacité inlassable, essayait de prendre avec elle des privautés compromettantes.

Maintes fois, pour une brusque *zatouillette*, pour des clins d'yeux significatifs, pour des compliments comme ceux-ci: *Ala belle, fillote* moïn vini belle ! maintes fois l'idée lui vint de le dénoncer à sa ninnaine...

Elle se contenta de lui en faire la menace sans jamais s'exécuter: elle craignit de provoquer des explications une brouille, un scandale peut-être...

Notre vieux « vicieux » ne le comprenant pas ainsi, crut que tout marchait pour le mieux. Il s'enhardit donc de plus en plus. Mais plus il manœuvra, plus il rencontra d'obstacles. De ses mains robustes, ZOUNE paraît tous les coups, et même une fois le Colonel fut grafigné et reçut en plein visage un soufflet si violent qu'il vit des milliers de chandelles...

Il se replia et resta des semaines dans la plus complète inaction, méditant sur la gravité de ce honteux échec et ruminant de nouveau plan...

Pendant ce répit, car ce n'était qu'un répit, ZOUNE devenait insensiblement rêveuse. Elle avait des distractions voire des oublis. C'était avec peine qu'elle retrouvait un objet qu'elle avait en main, une seconde auparavant; parfois chargée de remplir une *commission*, elle revenait sur ses pas pour se faire donner de nouveaux renseignements...

Dans ses rares moments de loisirs, le dimanche après midi surtout, après avoir bien bafgré, et s'être peignée soigneusement, elle s'étendait de tout son long sur une natte de jonc au fond de la cour de sa ninnaine. Et là, *calant ouesi* (2), elle songeait...

Elle sentit bien que quelque chose, un trouble quelconque s'était produit en son être. C'était si vague qu'elle n'en cherchait pas la cause. Mais elle remarqua que plus que jamais son sommeil était visité par des rêves, des rêves qui en s'en allant, lui laissaient dans l'âme une langueur infinie et

1. Les coups de pieds donnés par les femelles ne tuent les males.

2. Prenant le frais ou faisant la sieste.

dans tout le corps ces petits frissons brusques et voluptueux qui font craqueter les membres et tressauter les seins...

A quoi pouvait penser cette gardemantègue ?

Mme BOYOTE, non sans une certaine inquiétude suivait le changement qui s'opérait et dans la physionomie et dans les habitudes de sa filleule; les yeux de ZOUNE si vifs étaient voilés d'une vague mélancolie; elle mettait un certain retard à répondre quand elle était appelée. Son *ti* (1) *nin-aine!* si perçant autrefois, elle ne le lançait que sourdement, en desserrant à peine les lèvres. Elle commençait à ne plus souffrir d'observations. Elle avait des répliques promptes et brèves. Elle se montrait impatiente. Pour un rien à la boutique elle envoyait promener les clients ou était prête à leur bondir au collet...

Mme BOYOTE flaira dans tout cela une aventure amoureuse. Pour elle, il n'y avait que cela pour ainsi transformer sa filleule. Mais le *hic* était de savoir le fin mot de la chose.

Elle appela ZOUNE, un soir; et, avec de minutieuses précautions, lui fit subir un interrogatoire en règle.

- *Mou cé ninnaine ou, mou cé manman ou, dimoin toute... Estce que ou rainmin ? qui moune qui rainmin ou ?* (2).

La jeune fille ne sut quoi répondre. Elle n'aimait pas; elle ne prenait pas non plus au sérieux ce troupeau de *chiens* qui, infatigablement la suivaient...

- *Min aloss ou malade ? Ca ou gagnain ?*

Elle ne souffrait de rien. Elle avait toujours bon appétit; elle dormait bien; elle se sentait seulement envahie de plus en plus d'un doux malaise. Un sang plus chaud coulait dans ses veines; tout son être était travaillé mystérieusement d'un besoin impérieux...

Mme BOYOTE crut comprendre cet état. Faute de renseignements précis: elle le compliqua tant et si bien qu'elle finit par rouler dans son esprit d'étranges suppositions. Elle était tellement persuadée que *l'Inconnu* à redouter était hors de sa maison, elle lui fit part de ses réflexions et de ses craintes à cet égard.

Ti moune yo pressé, mon chè. Yo crouè que pati bonn hè, vlè dit pou ça rivé bonn hè (3).

Le colonel qui n'attendait, qui ne souhaitait que ces confidences, saisit l'occasion au bond pour réaliser un des points essentiels de sa nouvelle tactique.

Avec une rouerie de vieux macaque, il fit planer des soupçons sur tout le monde, même sur le brave père Ladouceur qui, on le savait, du reste, avait quitté Port-au-Prince pour se fixer définitivement... au Môle.

« A voix basse, causons, ditil, il ne faut pas que ZOUNE nous entende.

« Vous devez redoubler de vigilance, de mon côté, *pas peur*; je ferai bonne garde. Ou *connain* que je suis un homme fort. Ainsi je sais déjà que ce gros blanc *qui gain chévè rouge, rouge, rouge... coument rhèlé li encore ? Ah ! bon ! Greendopp*; oui je sais que ce Greendopp est après notre filleule. Il est fou d'elle. Il lui a dit une fois, devant un de mes amis qui me l'a rapporté: J'ai *donné à fous l'argent fous flé*.

1. Plaît-il ?

2. Je suis votre marraine; je suis votre mère. Ditesmoi tout. Estce que vous aimez ? qui vous aime ?

3. Les jeunes enfants sont pressés, mon cher. Ils croient que partir de bonne heure veut dire pour cela arriver de bonne heure

Ou ouè blanc la pap plaisanté.

Si li palé mauvais français, mais, ma chère, il est un grand *feinteur*...

Li mett fait cou li fait, je l'arrêterai dans ses projets de débauchage, car notre filleule doit faire une *bonne fin*; *quand la l'hè, la temps*. Nous lui donnerons pour mari un homme comme il faut, un homme de métier, un homme *timpla*. »

Mme BOYOTE fut si contente de ce langage qu'elle ne put s'empêcher de dire à CADET JACQUES, après lui avoir appliqué sur la bouche un *bo* traînant et sonore.

- *Cadet chè yo pas ta jamm crouè ou gain si bon cceur !*

Notre Colonel d'ajouter avec une triomphante ostentation.

- C'est comme ça que je suis: quand j'aime quelqu'un, je ne veux pas qu'on touche même à ses *chins* !

Deux jours après cet entretien, CADET JACQUES qui voulait tout pour lui et rien pour les autres, rend comme d'habitude sa visite nocturne à sa maîtresse.

Il a l'air préoccupé. Il est taciturne. Il semble plongé dans de grandes réflexions.

On lui sert son souper. Lui qui d'ordinaire baffe copieusement, il mange à peine. Il ne fait que goûter à son dessert - une *compote* de goyave, au sucre candi.

- *Cadet, ti dé, chè, ça ou gangnin ?* lui dit Mme BOYOTE en lui passant les bras autour du cou.

- An yen diabouloute moïn !

- An yen ? aloss gain qui chose !

- Ça qui dit ou ça ?

- Pèsonne - m'senti ça.

- Fan'm oh ! alla nanchon qui raide !

- Dit m' çaq gangnin non ?

- ...Il y a anguille sous roche...

- Tout ça con ça ! cassé gnou ti mot ban moïn: ou connain la guê vèti pas tué cocobés (1).

- Ma chère, réponditil après une légère hésitation, ma chère. Je ne dis ça qu'à vous, mais il ne faut le répéter à personne...

- Les affaires sont *mangonmin*.

Le Président Boyer, grâce à ma police, est arrivé à découvrir une vaste conspiration. *Affaire cila ta pas piti mimb*. Lors de l'affaire Darfour (*) nous avons fermé un peu les yeux.

Cette foisci il y aura *hèle* (2). Les « manmans pitites » seront obligées de se *marrer* (3) les reins: *vête cou mi va passê* (4). Et ce sera la faute de ce diseur de rien, de cet ambitieux

1. La guerre annoncée ne tue pas les lépreux.

*. Le 2 septembre 1882, il fut jugé par un Conseil militaire et fusillé pour avoir adressé à la Chambre une pétition qui signalait des abus à redresser, et faisait voir la nécessité de modifier, dans le sens du progrès, le régime sous lequel nous vivions.

La pièce incriminée ne fut même pas soumise à l'appréciation des juges.

Le doyen du Tribunal civil de PortauPrince, M. Noël PIRON le juge en cassation, Pierre ANDRÉ, les députés BÉRANGER, LABORDE, STMATIN et STLAURENT, impliqués dans cette affaire furent arrêtés et déposés en prison. Il ne fallait pas toucher à « l'ordre des choses établi ».

1. Cris.

2. Se ceindre.

3. Verts et mûrs passeront, c-à-d les jeunes et les vieux seront mis à mort.

d'Hérard Dumesle qui veut quand même renverser l'ordre des choses établi.

- Ou croué cé li qui à la tête bagaille là ?

- Gain lè ou vlé défend li ?

- Mon minb ! Si moïn dit ou ca. Cé pasqué nan pays icite cou you moune palé en pile, yo toujou metté li nan mauvais dé zaffè.

- Eh bien pourquoi parler ? *Gé ouè bouche pé !* (1).

- *Ça raide ! cé minb affè sous la colonie !*

- Ah ! ma chère, c'est ce que je n'aime pas avec les femmes. Vous aimez trop à chercher zo *lan calalou*. Contentezvous de savoir qu'il y a grand mouvement et que le service maintenant est à cheval.

- *Cadet ! Cadef ! mon chè prend précaution ou ! Connin gen ouap minnin baque ou !*

- *Pas inquiété pou moïn*. Je suis comme le *cuiller-bois* - moïn pas pé chaleur.

Je suis obligé de vous *casser* un petit mot, car d'après l'ordre reçu du Président Boyer, je dois être le jour comme la nuit, ferme à mon poste.

Dans ces circonstances, je ne pourrai pendant quelques jours venir souper ici le soir; vous m'enverrez à manger au bureau même.

Cé juste, oua fait gnou planton ou vini chèchè li.

- Ma chère, si vous voulez me croire, croyezmoi... Après réflexion, je pense que ce serait imprudent de me servir de mes plantons. Nous traversons une mauvaise période. Je ne veux pas qu'on me donne aucun *chitatande* (2). D'ailleurs on avait tenté de m'empoisonner déjà. Je dois prendre mes précautions.

- *Cé gnou raison. Eh bien, ma baille ZOUNE poté li ba ou...*

De l'air et du ton de quelqu'un qui accepte une chose comme pis aller, notre madré Colonel dit:

Pito ça. ZOUNE est notre filleule. Je puis recevoir avec plus de confiance tout ce qu'elle m'apporte...

- *Cé juste !*

- ...Tandis qu'un autre peut être facilement gagné par mes ennemis, ces *troubleurs* qui savent que je les combattrai jusqu'à la dernière cartouche pour le maintien de l'ordre et de la paix...

Les choses étant ainsi conclues et arrêtées, Mme BOYOTE appela ZOUNE, et sans se douter de rien, lui fit part de la nouvelle... combinaison de CADET JACQUES.

La jeune fille, elle, flairant le piège, fronça les sourcils et bougonna...

Sa ninnaine, vexée, voulut la morigéner, mais le Colonel intervint et par cette plaisanterie, calma et l'une et l'autre.

- BOYOTE, *quitté li non. Si li fait mauvé gen - je refuse d'être le parrain de ses noces... An nou!*

XVI

Le lendemain soir, entre 6 et 7 heures, ZOUNE, apporte son souper à CADET JACQUES.

La jeune fille est tellement *halça* qu'elle se tient à distance.

Le Colonel, pour ne point l'effaroucher ne lui fait aucune

1. Les yeux voient, la bouche doit se taire.

2. Poison violent.

observation. Il est de bonne humeur. Il parle en mangeant et mange en parlant.

- *Oua*, dit ninnaine ou que je lui fais mes compliments pour ce *tasso*. Li très bon. Li bien pimenté. Ou pas ta goûté gnou ti morceau ?...

- Mèci.

- Prends non...

- M'pas grangoût.

- Eh ! bien, ma filleule, votre parrain va vous offrir une petite boisson que ou *pa jamm bouè*.

Il lui tend un verre à moitié rempli d'une liqueur jaune.

ZOUNE refuse. Il insiste.

- Li pap soûlé ou non.

- Ala passage pou moïn ! moïn dit ou non.

- Il paraît alors que vous avez peur de moi.

- Ou pa dinmon...

- Eh bien fait'm plaisi... bouè, boué gnou goutte, gnou ti

tac !

La jeune fille répond sèchement *non*, puis ajoute qu'il est tard et que sa marraine lui a formellement recommandé de ne pas *miser*.

- *Alors vinn prend assiette yo.*

ZOUNE s'approche, et tandis qu'elle dessert la table, elle sent quelque chose qui lui frôle légèrement la nuque...

Estce une puce ou un bout de fil de son collet ?

De sa main gauche elle se renseigne...

Rien... Mais la même titillation doucement recommence du côté des oreilles, puis continue avec une agaçante persistance.

Brusquement, elle se retourne et surprend, entre les doigts du Colonel qui sourit, une petite plume de poule.

- *Pas fait'm ça, ditelle, nerveuse. Pas fait'm ça encore.*

- *Oh ! Oh ! Ou en colère ! Cé joué ma pé joué ac ou.*

Sans répondre elle met prestement les plats dans son panier, prend la direction de la porte... Elle va sortir...

- *Con ça mimb ! Vous partez sans me dire bonsoir et sans me donner un petit bo...*

Un mouvement expressif de la tête, accompagné d'un remuement de lèvres, fut toute la réponse de ZOUNE...

Le Colonel comprit si bien cette impertinente mimique qu'il ne put s'empêcher de se dire:

- Premier saut pas saut, mais, en tout cas, c'est bien vrai quand on joue avec *ti chien li baou puce !...*

Pour respirer un peu d'air, il sortit sur le perron...

Au dehors les sentinelles lançaient aux passants le *quel-vous* réglementaire, tandis que non loin d'elles, sur le fond d'un boucaut renversé: *Crap ! lep !* des soldats, jouant aux dés, se donnaient des coups de *Rimbo* ou de *Charlotin*...

Entre deux poteaux, ayant fait suspendre son hamac, il s'y coucha de son long. Il alluma ensuite sa pipe, et tout en tirant lentement des bouffées, il se mit à penser, non aux *troubleurs*, non à Hérard Dumesle qui voulait « mourir sur sa chaise curule », mais aux charmes troublants de cette petite *nèguese si* jolie et combien grassette ! à ZOUNE dont il avait tant faim et tant soif...

XVII

Le second soir CADET JACQUES ouvrit sérieusement les hostilités par un coup de surprise...

ZOUNE, en entrant reçut en pleine oreille *pioute !...* un baiser dont les brusques vibrations ébranlèrent tous ses nerfs et se propagèrent en ondes chaudes jusqu'au fin fond de son être. Comme une pouliche *bosale*, elle se cabra et *pimpa en l'air*. Si cela pouvait tuer, elle en serait morte sur le champ. Heureusement un tel *engin* n'est jamais meurtrier...

- *Ala capon ou capon !* lui dit le Colonel riant aux éclats.

La jeune fille lui lança un regard chargé de reproche. Elle trépanait de colère !

- *Pas fâché, toutoute moïn, pas fâché ché !*

Devant la menace que lui fit cette petite *nèguese* de retourner chez elle avec les mets et de mettre sa ninnaine au courant de la soudaine agression dont elle venait d'être l'objet, CADET JACQUES *cala doux*. Il se replia en bon

ordre... vers son souper...

Il s'attabla et mangea tranquillement; puis s'étant levé, il s'approcha de ZOUNE et lui dit:

- *Si ou trahi moïn ouap pèdi nett. Min tou, si ou pé bouche ou, je ferai pour vous, Vierge Miracle tendé moïn !* ce que je n'ai pas fait pour Mme BOYOTE.

- ZOUNE le *quippa* et partit...

Sur tout le chemin pourtant cette phrase lui trottait dans la tête. A peine rentrée, elle la tourna et retourna.

Pendant la nuit elle eut un double songe. Elle rêva que son père défunt, à qui elle n'avait guère pensé, lui avait apporté un sac de pois rouges, elle rêva ensuite, ce qui lui avait donné un fort battement de cœur, qu'elle était tombée dans une fosse... d'aisance.

Le lendemain, un peu inquiète, elle demanda l'explication de ces songes à un vieux marchand d'eau. un nommé *Ticocombe*, qui avait l'habitude de se coucher sur le perron de sa ninnaine.

Pois rouges, dit notre *divinor*, cé l'agent. Quant à l'autre songela, ma fi, cé pli bon songe moune capable fait: ce fortune, cé richesse, cé l'aisance...

- Ou crouè ça ?

- Maqué ça m' dit là.

Le vieux bonhomme lui offrit de *tirer un coup* de *coquilles* pour elle.

Elle accepta, mais à condition qu'il se dépêchât: elle ne voulait pas que sa ninnaine la surprit en train de faire de pareilles consultations.

Ticocombe ôta de son «halfor» un petit sac noir de crasse. Il l'ouvrit et en versa le contenu dans sa main gauche. C'étaient des coquillages avec un Christ en cuivre et un bout de bougie qui avait déjà servi.

- Mettez acouè là !...

- Ça li yé ?

- Ça ou vlé - gnou cob - ou gnou calin...

ZOUNE déposa un calin...

Notre *divinor* alors, agita les coquilles dans ses deux mains fermées et les lança en l'air; elles tombèrent - éparpillées - sur un mouchoir déplié à terre.

Houm ! ditil en secouant la tête. Puis il se mit à parler *langage (1)* avec une sourde volubilité.

Aziblo guidi souguèm. Loco Atiçou...

1. Prononcer des paroles cabalistiques.

Après quoi il dit à la jeune fille:

En pile, en pile moune rainmin ou. Min chin gain quate pattes, li pas courri lan quate chimins... (1).

Elle allait lui poser quelques questions pour éclaircir certains doutes qu'elle avait, quand elle entendit la voix de sa ninnaine qui l'appelait...

Elle dit au vieux bonhomme de cacher vite ses « affaires » et courut à toutes jambes à l'appel de Mme BOYOTE.

Pendant toute la journée, elle eut l'esprit légèrement agité. Son âme se trouva dans une sorte de pénombre. Pour se

distraire, elle fredonna quelques airs en expédiant sa besogne habituelle. Celui qu'elle chanta plus longtemps, non peut-être sans une arrière pensée, fut cette mélancolique romance populaire:

Maman mettem dèhors (ter)
Quand m'allé oua songé moin.
Ou ouè anmouré moin la
Ou dit moin lavé assiette,
Ou dit moin lavé chaudiè,
Ou di moin calé bannane.
Maman ou malhonnète (ter)
Quand m'allé, oua songé moin.

XVIII

Le troisième soir, il y eut un armistice forcé: CADET JACQUES, obligé d'être à cheval dès l'angélus n'eut que le temps de dire à ZOUNE:

- *Laissez mangé là - m'a retounin platt yo...*

Il y avait du bruit dans Landerneau: des *brigands* avaient tiré plusieurs coups de feu aux environs de la ville. Dans l'après-midi aussi, un exprès arrivé en toute hâte de Léogane, avait apporté la nouvelle d'une tentative d'assassinat sur la personne du Secrétaire général Inginac. Celui-ci se trouvait sur son habitation en train, disait-on, d'en inspecter les pièces de cannes, quand une formidable détonation se fit entendre. Quelqu'un, un inconnu, avait déchargé sur lui, presque à bout portant, un *trabouc*. Des balles et autres projectiles sifflèrent à ses oreilles. Il n'en fut pas atteint heureusement...

Cet événement avait mis la ville *en branle*.

Le quatrième soir, rien de bien saillant, mais CADET JACQUES fut on ne plus *guêpe* (2).

On n'osait l'aborder. Il se promenait de long en large, son cocomacaque *dragoné* à la main.

Il venait de rosser trois de ses hommes qui, harassés de fatigue, s'étaient permis un petit *cabicha* (3) sur leur banc. Il venait aussi de faire *brotter* en prison un factionnaire à qui il avait recommandé en sortant de dire à ZOUNE de l'attendre jusqu'à sept heures et demie.

Cet « animal », ce « chenapan », ayant oublié de s'acquitter de cette commission, la jeune fille s'en était allée avant le retour du Colonel.

- *Marraine gadé m'!* disait-il furieux si *gnou nhomb bronché assoué là, baton va jeté li baton va levé li !...*

Le cinquième soir, il y eut une détente... Il n'y avait plus

1. Beaucoup, beaucoup de gens vous aiment. Mais si le chien a quatre pattes, il ne court Pas Par quatre chemins

2. Etre guêpe inabordable.

3. Somme.

d'agitation en ville; le service était à pied, bien que, pendant la précédente nuit, on eût posé la main sur quelqu'un, au moment où il collait sur le poteau d'un magasin de la rue du Quai, un manifeste contre le Président Boyer.

Cet individu avait été immédiatement relaxé, parce que ceux-là qui l'avaient mis en état d'arrestation ne l'avaient pas tout d'abord reconnu - et n'avaient pas été prévenus qu'il dût cette nuit-là, exercer ses fonctions... d'alarmiste...

Le sixième soir CADET JACQUES allait reprendre *franchement* les hostilités, quand - ô déveine ! - il en fut empêché par une rixe sanglante, survenue inopinément à propos d'un mauvais coup de *zos* dans la *banque* de jeu établie sur le perron de son bureau. Les adversaires furent tous les deux blessés, le premier au visage, le second au bas ventre.

Le Colonel fut à ce point mécontent de ce scandale qui venait contrarier un de ses plans, qu'il distribua des coups de bâton à tous les hommes de son poste indistinctement...

Quant aux deux champions, ils furent transportés, sans connaissance, à l'Hôpital militaire.

XIX

- *Tout ça pas ça !* Je lui ai donné suffisamment de *tigne*. Il est bien temps d'en finir... Si tu lambines, CADET, tu pourras « perdre et sac et crabes »; et aussi ta vieille réputation, ce qui sera plus humiliant pour toi... Prends toutes sortes de précautions pour qu'au moins, ce soir, *ou capable ouè clair devant gé ou...* Va doucement d'abord et *militairement* ensuite.

Ainsi soliloquait CADET JACQUES, quand pour la septième fois, ZOUNE lui apporta son souper.

La jeune fille avait le visage frais et légèrement poudré. Elle était simplement habillée d'une robe d'indienne dont la taille bien serrée mettait en relief son corsage que bombaient ses petits *tétés doubout...* (1).

Il se dégageait de sa personne une indicible odeur de chair...

Tel dans un *barré* (2) un poulain flairant l'approche d'une jument, tire sur sa corde d'attache, renifle et pousse éperdument des *hi ! hi ! hi !* nerveux et aigus, tel aussi notre Colonel, à la vue de ZOUNE, pris d'une fébrile agitation leva et baissa le nez en humant l'air de la pièce. Et cette phrase passionnée, à laquelle il essaya de donner une modulation en mineur, coula de ses lèvres.

- *Ala bon, ti chouchou moin senti bon !*

Ces gestes et ces mots firent sourire la jeune fille... Et un dialogue commença:

- *En pi oui, ou méchante.*

- *En pi oui, ou cé grand mounne cannaille !*

- *Moin grand mounne, cé vré, min vié chaudiè fait pli bon mangé* (3).

- *Passé oua pé palé con ça, pas pito ou mangé.*

- *Cé bouche m'ta mangé...*

Ce disant, il fait un pas en avant...

1. Seins fermes et droits.

2. Jardin.

3. Je suis âgé, c'est vrai, mais les vieilles chaudières préparent mieux les mets.

ZOUNE recule:

- *Pa proché ça pas làdans*, dit-elle, en agitant les bras...

La bougresse, pressentant un danger, jette un regard en arrière et à reculons, essaie de gagner la porte.

Notre Colonel, en escrimeur habile, brusquement l'attaque et lui force d'accepter un engagement.

Cette manœuvre soudaine la fit dévier de sa route. Il la coïncé.

- *Rété, m'dit ou, rété oui*, dit ZOUNE.

CADET JACQUES n'a pas d'oreilles pour entendre. Avec une aisance remarquable, il se fend et se relève; son index, tendu et menaçant comme la pointe d'une épée, s'agite, se meut en tous sens; par des feintes il cherche à ébranler la petite *nègusse* en la touchant au bon endroit.

Celleci, ambidextre pour la circonstance, se couvre avec un tact instinctif, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche...

Jusqu'ici tous les coups portés sont presque parés...

- *Ala ti nègusse qui raide !* dit CADET JACQUES qui commençait à suer à grosses gouttes... *Cé bon, pli faible va souffrir...*

Après une pause, il l'attaque de nouveau, aiguillonné à la fois par la passion et par l'orgueil...

Il tente un *coupé*, ZOUNE fait une parade admirable; et, prenant l'offensive, du revers de la main, elle lui donne pan ! un coup sur l'œil gauche.

Ce coup, fouettant le sang du Colonel, le rend de plus en plus intrépide et hardi.

Ah ! ça fait cé ça... et bin !...

Rra! il bondit sur elle. Il la tient. Malgré ses soubresauts et ses bourrades, il l'enlace et l'embrasse.

Comme une couleuvre, la jeune fille se tort et glisse entre ses mains...

Il l'agrippe de nouveau. Désespérément elle se débat, et, à force de saccades et de contorsions, elle s'échappe de ses étreintes.

Elle veut fuir. Il lui barre le passage...

Affolée, elle trépigne, elle « grage »...

CADET JACQUES veut la retenir: elle le mord à la main, d'une brusque poussade, elle l'écarte; d'un bond elle saute au seuil de la porte.

- *M'pral palé ninnaine fois ça là...*

Le Colonel croit une seconde, qu'il va s'évanouir. Un tremblement nerveux secoue tout son être...

S'étant vite remis, il fixe ZOUNE un instant, puis, avec des gestes suppliants, lui dit d'une voix tremblante d'émotion:

- *Mouin mandé ou pardon !*

Pour toute réponse, elle lui lance un:

Bèkèkè !

Et part...

- *Ça li fait, li fait !* D'ailleurs, je suis « grand moune ». Si cette petite peste me dénonce, Mme BOYOTE ne peut pas se permettre de me dire quoique ce soit !...

Il termine son soliloque par cette réflexion qui le fit sourire dans sa barbe :

Mouin trouvé maite tête moin. Ti nègusse là terrible passé Gorge Jeanton! (1).

des tentatives de « débauchage » de CADET JACQUES.

Au contraire, elle s'ingéniait, par des menteries bien combinées, à lui faire accroire que le Colonel avait toujours sur les lèvres le nom de sa chère maîtresse.

Par ce procédé, qui révélait déjà chez elle une précoce rouerie, elle flattait son amourpropre et lui faisait gober aisément tout ce qu'elle voulait.

Ainsi, au sortir de ce fameux assaut où, pendant une seconde, elle sentit qu'elle était sur le point de céder, savezvous que cette *risèse* de Boyer eut le toupet, pour expliquer son retour sans les plats, de dire à Madame BOYOTE.

- *Colonel té occupé nett assouè là avec plusieurs chefs. Yo causé, yo causé, yo causé. Alors pou m'pa misé (2), ti di m'vini...*

Elle amplifia ce thème tant et si bien qu'elle trouva le moyen d'y ajouter l'amusante histoire d'un gros chien qui, l'ayant rencontrée en chemin, avait couru après elle et déchiré le volant de sa robe...

Oh ! ce gros chien !

Ce petit récit impressionna Mme BOYOTE et mit en éveil sa sollicitude maternelle. Elle dit à ZOUNE:

- *Gadé jambe ou bien pou ouè si satan tà pa mordu ou...*

La petite bougresse regarda; et, d'un air étonné:

- *Ou vlé crouè, ninnaine, bord genoux moin, dent li té raflé moin...*

- *Ou pa té senti li, pasqué sang ou té chaud. Min pas plaisanté avec ça; passez vite morceau citron sou li...*

- *Cé vré, ninnaine, yo dit nou nan saison chins enragés.*

Oh ! que vous avez bon dos, pauvres toutous ! si, au lieu de japper, vous pouviez parler !... Tandis que ZOUNE *couyonnait* (3) ainsi sa ninnaine, CADET JACQUES, de son côté était fort embêté de la menace que lui avait faite la jeune fille de le « dénoncer cette fois ».

Il pensait aux conséquences qu'une telle trahison pourrait provoquer.

Il serait obligé d'abandonner Mme BOYOTE (il s'en fichait) et, peut-être pour toujours, il aurait aussi à renoncer à l'espoir de se régaler de cette belle et appétissante proie qu'était ZOUNE à ses yeux.

Cette dernière idée lui était absolument intolérable.

- *Moin rivé trop loin pou m'batte en retraite...* Je serais aussi couyon que ce Bouqui qui, mis en prison pour un an un jour, commit l'imbécillité de se tuer la veille de sa libération.

Il agitait ainsi ces pensées dans son esprit, quand sa vieille expérience du cœur féminin le rassura un peu.

- A CADET ne te décourage pas, ZOUNE ne te *vendra* pas, elle ne l'a pas fait avant, pourquoi le feraitelle en ce moment ?

Tu en doutes ? mais souviens-toi qu'en s'enfuyant elle t'a dit: Bèkèkè !

Bèkèkè, c'est une fumisterie d'enfant... Par ce mot, elle a voulu plutôt te faire une leçon et te dire que tu n'as pas été assez... hardi...

1. Etroit défilé entre StMarc et l'Archaie réputé inexpugnable.

2. Etre en retard 3. Trompait.

Calmetoi: l'indignation des femmes n'est jamais gouailleuse; elle est muette ou frémissante; elle a les poings crispés, et c'est en cris de rage qu'elle éclate !...

Sois patient, CADET, et n'oublie jamais que les petites *djales* telles que ZOUNE sont comme des *bêtes chandelles* qui volettent le soir autour des lampes et qui finissent par s'y brûler les ailes et... mourir...

Malgré tout, durant la nuit, le Colonel fut obsédé par la fameuse menace... Il avait toujours des doutes...

Qui croirait que les *gardesmantègue* sont aussi *imprenables* et donnent tant de fil à retordre, même aux *coureurs* les plus expérimentés !

Le lendemain, pour en avoir le cœur net, il profita de sa *ournée* matinale pour s'arrêter un instant chez Mme BOYOTE. Celle-ci le reçut d'un air qui ne présageait rien de bon: elle avait des plis au front et le visage renfrogné. Ce mauvais indice troubla CADET JACQUES. Son cœur sursauta... Il paraît, se dit-il intérieurement, il paraît que les *affaires* sont *gâtées*.

Pour éviter une scène, il allait tourner bride, quand sa maîtresse l'appela d'un ton impérieux:

- *Descendd non...*

- Je ne voulais vous dire qu'un petit bonjour seulement, mais *comme ou gain lè sou beff ou na ouè pita (1)*.

- *Descendd non, descendd, mou gain gnou gros réglement poum'fait* avec ou, méchant...

- Si ça con ça, je ouète (2).

- *Descendd non, scélérat, oua fait moin faché net.*

Devant une telle insistance, le Colonel - *ouap !* mit pied à terre...

Mme BOYOTE, aussitôt, empoigna sa main gauche et l'entraîna *en dedans*.

- *Mulatsse moin ca vlé touyé m'jodi là*, dit-il, en dégingandant...

Quand ils furent dans la chambre, elle se radoucit, le regarda dans les yeux et...

Ala bo m't'envie bo ou Cadet chè!

Elle l'embrassa...

Le Colonel fut à ce point surpris de ce coup de théâtre, qu'il partit d'un vaste éclat de rire, en se tenant à ses côtés:

- *Cé pou ça mimb ou té marré figu ou passé Madanm Boissonniè (3)*.

- *Ou té pè ?...*

- *Si m' té pè !* ma chère, ne faites plus de ses plaisanteries là...

- *Ah ! bon ! quittem' tranquille !*

Puis elle lui annonça qu'elle lui enverrait un excellent petit bouillon de « *cribiches (4) avec crabes* »; mais elle lui recommanda, d'une façon expresse, de ne pas le laisser se refroidir. Elle ajouta:

- *Mangé envant ou causé. ZOUNE dit m' que ou té gangnin gnou quantité moune ac ou hier au soir.*

CADET JACQUES n'avait pas besoin de cette dernière remarque pour être convaincu que la jeune fille avait tout cédé soigneusement. Le *bo* épatant qu'il venait de recevoir

2 Je me sauve

3 On désigne à Port-au-Prince par Madame Boissonnière, un gros nuage noir qui, se montrant derrière le fort Alexandre, annonce toujours la pluie.

4. Ecrevisses.

était déjà une preuve suffisante; mais, comme il ne fallait point qu'une maladresse quelconque de sa part vint éveiller le plus léger soupçon dans l'esprit de Mme BOYOTE il lui répondit, en contractant les lèvres avec une placide indifférence:

- Oui, ma chère... que voulezvous ? Ce métier est exigeant. Il m'éreinte. Le jour de même que la nuit ne m'appartient pas. Et quand les choses ne sont pas *yes (1)*, il faut que je sois constamment en mouvement. Aussi, je vous le jure sur Dieu qui m'écoute, si je n'avais pas donné ma parole d'honneur au Président Boyer, il y a bien longtemps que j'aurais mis de côté ces épauettes et ce sabre. Mais comme je suis un officier militaire sérieux, comme tout le monde sait que je suis un homme *tingue (2)*, je tiens jusqu'au bout à donner au Président Boyer la preuve de mon dévouement et de ma fidélité à sa personne. Autrement, ma chère, *m'ta quitté ça !*

- Tout ça, cé vié causa, Cadet... Ou ta bien sott ! Nan pays icite, cé métier militaire qui pli bon métier... Yo respecté ou; et li solde ou ac ration ou toujours connu !...

- Quant à ça, cé vré !... Nan point causé en pile matin-là. (Il l'embrasse en pleine bouche).

Je vais au rapport en ce moment.

Le Colonel sort. En passant, il aperçoit ZOUNE.

- *Adio ! ma fi*, lui dit-il.

Celle-ci, qui avait tout vu et tout entendu, répondit sèchement à ce salut, et, ce qui était significatif, elle lui *coupa (3)* les yeux, en détournant la tête.

CADET JACQUES, s'étant remis en selle, « piqua des deux ». Et, tandis que son bel alezan, d'un pas régulier et berceur, l'emportait dans la direction du Champ de Mars, il pensa:

Décidément cette petite *nègusse* est plus *forte* que je ne le croyais. Puisqu'elle a pu arranger ainsi les choses, il faut conclure qu'elle est décidée à mettre bas les armes...

Dans ces conditions, elle peut faire son testament. *Nan point Bon Dié hollandai (4) pou sauvé li...*

Li mourir!

XXI

Dans la soirée, CADET JACQUES fut excessivement nerveux...

Sa « vieille carcasse » tremblait comme celle de Turenne à la veille d'une bataille.

Il allait, il venait. Tantôt il s'arrêtait; tantôt il interrogeait longuement des yeux la rue enveloppée, à cette heure, dans une obscure clarté... Il ne voyait venir et passer que des silhouettes d'anonymes projetant devant elles des ombres funambulesques; il n'entendait qui résonnaient sur le pavé que souliers, pantoufles et sapates...

- Ce n'est pas possible; il y a quelque chose. Cette petite fille ne peut pas *miser* ainsi...

Il s'apprêtait à expédier un de ses plantons chez Mme

1. Être sur son boeuf, c'est être de mauvaise humeur, ou être ivre.

BOYOTE pour s'informer de ce qu'il y avait, quand arriva au

1. Bonnes.
2. Courageux.
3. Marquer son mécontentement en fermant l'oeil d'une façon expressive.
4. Ce dieu hollandais auquel notre peuple ne voue aucun culte, a pourtant la réputation d'être un dieu très puissant.

bureau, en trébuchant, un homme portant un panier à anse...

- Honnè !... ditil: puis connaissant le Colonel, il ajouta obséquieusement:

- Ginral, papa, bonsouè... Cé moin Ticocombe.

- Ça ou pèdi icite, assouè là ?...

- Mangé là m'poté, ginral. Ti fi la malade.

- Ca li gangnin ?

- Çaq ba li ça ?...

- Ginral... la line nouvelle oui...

Désappointé, CADET JACQUES dit simplement en secouant la tête:

- Tomate vète !... (1).

Il fit entrer le *commissionnaire*.

Comme celui-ci avait l'air effaré et semblait compter ses pas:

- *An nou, foincre ! Déposez platt yo su table là*, cria-t-il avec autorité...

Ticocombe qui craignait les chefs plus que les « saints et les morts », fut pris d'une soudaine frayeur...

- Ginral, cé pas faute moins... cé fraichè (2)... qui marré jambes la yo...

L'affolement du campagnard dérida le Colonel. Il lui donna un grog pour le remonter, puis, le prenant par les épaules, il le secoua violemment.

- An nou, vié lassigoave (3), prend sens ou ! Ginral cé bon garçon !

CADET JACQUES si mal servi ce soir par la Fortune, pensa cependant que ce n'était pas pour rien que le hasard avait mis Ticocombe en sa présence...

Tout en mangeant, il se mit à l'interroger sur les moindres faits et gestes de Mme BOYOTE et de ZOUNE surtout.

- *M'pas connin, Ginral - m'pas connin*, répondait invariablement le vieux bonhomme en se grattant la tête.

Pressé de questions, et grâce à la promesse que lui fit CADET JACQUES de lui délivrer une carte l'exemptant de toute corvée en ville, Ticocombe parla...

- Ti fi la gain... ti vices ou, Ginral.

Le Colonel eut l'air étonné.

- Ça, cé ça oui, Ginral !...

A l'appui de son dire, le marchand d'eau cita, parmi les plus assidus « amoureux » de ZOUNE, d'abord le *repenteur* (4) Chaumeville, lequel, paraît-il, commençait au petit jour ses opérations; ensuite un gros blanc qui, en marchant *gouéya, rodâyait* (5) près de la barrière; enfin il parla aussi du fils de Mme Lavase qui, pour lui, était le plus *dangereux*.

- Pi piti là pi raide !

- Ou crouè yo déjà ?...

Ces révélations, renforcées de renseignements circonstanciés, furent contrôlées par CADET JACQUES en personne...

Ticocombe n'avait pas menti...

- *Ce serait raide dit le Colonel étonné et indigné. M'ta caitte pè, m'ta mouri sans baptiser!... (6)*

1. Tomate verte ! Juron, très employé dans le peuple.
2. Rhumatisme.
3. Sauvage.
4. Arpenteur.
5. Rôdait.
6. J'habiterais la maison d'un prêtre - et je mourrais sans recevoir le baptême.

Pour faire *sentir sa main* à ces impertinents qui s'amusaient à couper de « l'herbe sous ses pieds », il prit contre eux des mesures de rigueur: l'arpenteur Chaumeville fut mis en état d'arrestation, « sous la prévention d'avoir tenu des propos séditieux contre l'ordre des choses établi », le fils de Mme Lavase, qui avait seize ans, fut incorporé dans les *Canonnières en bas*, dont le cantonnement se trouvait à l'Arsenal.

Quant au gros blanc, (c'était M. *Greendopp*) il se contenta de l'effrayer par une démonstration de *ouété nanme*.

- Malheur à vous, si je vous surprends en train de faire de la contrebande !...

A partir de ce moment, CADET JACQUES fut positivement en *démon* !

Les contrariétés, les obstacles, les déceptions en un mot tous ces « *coups de temps* » ébranlèrent fortement son système et déchaînèrent sous son crâne une véritable tempête...

Il voyait rouge.

Cette exacerbation passionnelle devint d'autant plus grave qu'elle fut violemment compliquée par une surexcitation alcoolique: le Colonel prenait des *gros dru*.

Il *babiait*, il frappait du pied, il gueulait il écumait de colère; et, ce qui inquiéta son entourage et le public, c'est qu'il voulait parfois se livrer en son bureau, même en pleine rue à des exercices... de tir...

En présence d'un tel *cas*, les commentaires allèrent leur train.

Ceux-ci disaient que, pour relâchement dans son service, CADET JACQUES avait reçu un terrible *suif* du Président Boyer.

Ceux-là soutenaient au contraire qu'on lui avait fait du mal en « *envoyant un mort sur lui* ». On cita même le nom du *gangan* qui avait exécuté ce travail et celui du *ouangataire* qui espérait le supplanter.

Au marché (on s'occupe en cet endroit de tout ce qui se passe en ville) - au marché les uns à haute voix, les autres à la sourdine, examinèrent aussi l'étrange cas du Colonel.

Unanimement on tomba d'accord pour déclarer qu'il faisait des *exercices de folie*.

Une bonne commère excita l'hilarité générale, en complétant ainsi cette opinion:

- Mé zannis, nan point bande qui exercé qui pas sorti.

En réalité, nul n'avait mis le doigt sur le mal, nul ne pouvait se douter que ces démonstrations excentriques - que ces abus d'autorité cachaient une comédie amoureuse, très mouvementée, et n'avait pour unique cause, que la bestialité exacerbée, qu'une rage érotique provoquée par la résistance de la plus jolie des petites *rizeuses* de l'époque.

On ne sut la vérité que longtemps, longtemps après.
Comment ?
C'est ce que je vais raconter, et c'est ce que peut-être vous attendez avec anxiété...

XXII

...Un soir, revenue du bureau du Colonel, ZOUNE avait l'air... tout chose.

Elle qui, d'ordinaire, composait son visage à son gré, ne put, cette fois, dissimuler le trouble auquel son esprit était en proie.

Sa ninnaine s'en aperçut.

Elle l'appela. ZOUNE fit semblant de ne pas l'entendre. Elle l'appela de nouveau. Finalement la jeune fille lui répondit, mais d'une voix dont le timbre était étrangement altéré.

Mme BOYOTE se leva, s'approcha d'elle, une lampe à la main, et l'examina de la tête aux pieds...

ZOUNE avait les cheveux en désordre, le visage décomposé la robe chiffonnée.

- *Min cé goumain ou sott goumain ?* lui dit brusquement sa ninnaine.

Cette remarque produit sur elle l'effet d'un courant électrique Elle trembla de tous ses membres... Elle voulut pourtant s'expliquer, elle bafouilla, puis la voix s'arrêta à son gosier...

Se sentant ainsi désemparée, elle poussa de petits cris, elle sanglota nerveusement.

Les yeux de Mme BOYOTE, maintenant dessillés, flambèrent de colère. Elle s'emporta. D'une main elle prit une houssine, de l'autre, elle saisit ZOUNE au collet... et...

Fi... aou ! vlip ! vlap !

L'épreuve du fouet commence...

La jeune fille bondit, se tord, se trémousse !

Ouap carabignin ac l'ombrage ou.

Fi... aou !

- Cé palé pou palé, lui dit sa ninnaine.

Vlip !

- Mouin fait ou communien !

Vlap !

- Mouin mété lan couture !

Fi... aou !

- M'ba ou mangé, m'ba ou boué... Ou pas payé loyer.

Vlip !

- Et cé lan brigandage ou vlé tombé !

Vlip ! vlap ! Fiaou !

Jusqu'ici ZOUNE n'avait poussé un cri, ne voulant pas sans doute attirer les voisins, mais les coups, rythmant ces semonces, lui dessérèrent les lèvres. Elle *hèla* de toute la force de ses poumons et tenta de se dégager.

- Ah ça fait ! cé goumain ou vlé goumain ac moïn !

Ninnaine mou mandé ou padon !... map palé !...

Vlaou ! et bin palé...

ZOUNE, tout en renâclant, raconta son histoire, pas toute, bien entendu, mais la dernière scène ou CADET JACQUES, l'ayant agrippée tel qu'une bête fauve, voulut quand même la

violenter. Elle dut son salut, non à sa résistance, car hélas, cette fois son compte était réglé ! mais à un accident survenu au cours de ce combat singulier: tréballée en tous sens, elle heurta du dos la table ou se trouvait la lampe à gaz... Celleci tombant sur le parquet, éclata et mit le feu dans la pièce.

CADET JACQUES, devant cet incendie, se refroidit instantanément, lâcha prise, pour essayer d'éteindre les flammes qui menaçaient de tout embraser.

Pendant ce temps, ZOUNE, affolée, s'était précipitée au dehors...

Mme BOYOTE crut si peu à la véracité de ce récit, pourtant exact, qu'elle recommença de plus belle:

Fi... aou !

- Ou menti ti rizèse !

Elle la jeta par terre, la griffa au visage, la piétina.

ZOUNE crie ! *fouète* ! elle se relève, *fouète* ! elle se met à genoux, *fouète* ! elle demande pardon, *fouète*. Quand ne se possédant plus, elle clama de toute la force de ses poumons.

Belle ti ninnaine moïn, ou gain raison: m'ap fait ça encore!

Mme BOYOTE lui administra un coup avec tant de violence *ouap* ! qu'elle brisa la housine en mille morceaux...

Elle resta une minute presque congestionnée, ne voyant rien devant elle. De grosses gouttes de sueurs ruisselaient de son visage. Elle avait des picotements dans tout le corps... Elle haletait...

Rendue, elle s'affaissa sur une chaise...

Une minute après, brusquement elle se leva, se promena de long en large...

- Oh ! oh ! oh ! répétatelle en secouant la tête:

- Parole trop fort, machoué gonflé...

Et, le poing crispé :

- M'ap tendd li, ansassin là !

XXIII

Quinze minutes après cette scène, CADET JACQUES poussé par on ne sait quelle influence, se rendit chez Mme BOYOTE...

Il avait la main gauche enveloppée dans un mouchoir...

A peine arrivé sur le perron:

- BOYOTE ? côté BOYOTE ? ditil.

Personne ne répondit.

Il entra et vit sa maîtresse, assise sur une chaise, l'air triste, abattue, une compresse sur le front.

Il pensait que, comme les autres fois, ZOUNE avait *couyonné* adroitement sa ninnaine; mais il sentit qu'il avait commis une bêtise en venant là...

Que faire ? D'une façon ou d'une autre, il lui fallait se tirer de ce mauvais pas...

- BOYOTE, murmuraitil, en s'approchant de sa maîtresse, BOYOTE... ZOUNE, a dû vous dire, *nan qui ladoba (1) moïn manqué trouvé m' ?*

Mme BOYOTE garda une attitude froide et calme.

- Ma chère long comme un doigt, le feu aurait détruit mon bureau; *moïn mimb mimb, cé Vierge Miracle qui m'a sauvé; en tuant (2)* cet incendie je me suis brûlé la main; ou

pas ouè...

Madame BOYOTE se redressant:

- Di fè la té doué boulé ou satan jé renonce...

- Oh ! oh ! ça fanm là gangnin ?...

- Ça m'gangnin ! ou gaint ront oui pou mandé ça m'gangnin.

CADET JACQUES, voyant les choses sur le point de pendre une tournure grave, essaya de cajoler sa maîtresse:

- Ti BOYOTE moin, seul doubou moin, pas fait mauvai sang...

Cette phrase mielleuse gâta tout; le feu était aux poudres.

Mme BOYOTE éclata...

1. Tracas - malheur.

2. Ici nous disons tuer un incendie, tuer une lampe--dans le Nord on emploie le mot teingnin qui n'est autre que le verbe éteindre.

D'une voix forte, saccadée par instants, elle fit un esclandre qui réveilla les voisins endormis, et ameuta un tas de *flaneurs* devant sa porte.

CADET JACQUES, entrepris d'une façon si violente la pria, la supplia de se taire:

- Ma bo main ou, man bo pied ou. Pé bouche ou (1) manman m', pé !...

Bichi !

Mme BOYOTE criait, vociférait avec rage. Elle lui faisait son procès...

Elle rappela dans quelles circonstances elle avait été obligée de *s'accouer* à cet homme: elle pensait qu'il serait pour elle, un *poteau* (2), un protecteur, et qu'il agirait comme un bon père de famille à l'égard de sa filleule... Mais voilà...

Combien grande avait été son erreur ! Aussi comme elle regretta amèrement de s'être donnée à cet homme !

- A la canaille, ou canaille ! Gnou gros autorité cou ou au lié ou empêché brigandage, cé ou mimb cap metté brigandage nan péi a, au lié ou aider parents ti moune léver yo bien, cé ou mimb cap débauché yo !... Roooi ! La Colonie chaviré !

Bouche bée, le Colonel recevait cette douche.

- Fi donc ! ya rélé chalbari déhiè ou !...

C'en était trop... CADET JACQUES énérvé à la fin, prit son « caractère martial »:

- *Ah parceque moin ba ou mou, vous me prenez pour un bonbon... Ma chère, pas fait sotte avec moin.* Je ne suis pas un p'tit moune pour que vous vous permettiez de jouer ainsi dans ma barbe... An nou !

- Ouap prend rhoté sévi colè !

- *Min, min, min,* aton jamais vu ?

Un homme aussi respectable que moââ, vous vous permettez de me *salobader*, vous osez non seulement de me dire *fi donc*, mais vous ajoutez qu'on *hélera le chalbari derrière moi!*

Tonnerre, ma chère, si vous étiez un homme je vous aurais *dégagannin*.

- Cancou ou té vlé dégagannin ZOUNE là ?

- Vous êtes folle ma chère. Qui a pu vous faire une pareille dénonciation ?

- Ou gain front oui compè !

- Citez moi celui là qui a pu bêtiser ainsi sur mon compte. Je lui flanquerais dix balles dans le même trou.

- A la nhomb qui gain toupet ! a la nhomb san rhonte ! Ou vlé connin qui moune qui dimm ça ?

- Oui.

- Ou vlé connin.

- Oui.

- Ou vlé connin ?

- Oui.

- Et bien ! cé ZOUNE mimb.

Ce coup droit ne désarçonna pas le Colonel.

Avec un cynisme extraordinaire, il poursuivit:

- Min, min, min, c'est trop fort !... Vous écoutez ce que vous dit cette petite peste ! Votre bon sens devrait vous dire que je puis être le père, le grandpère de cette i...

- Ou té connain ça pou qui ou té chèché li ?...

1. Taistoi.

2. Un soutien.

- Comment voulezvous qu'un homme comme moââ je puisse descendre de mon âge pour tomber dans une telle salopricité. Je vous jure sur ma foi maçonnique que c'est faux.

- Foi maçonnique ou; m'tà couté ou !

- Je demande à Dieu de me pêter (1) les deux yeux.

- Gé ou va pété, dinmon !

- Alors, vous croyez cette petite fi plus que moi ? Eh bien, mon chère quate gé contré, menti caba (2).

M'ap rélé ZOUNE devant ou !...

Mamzelle ZOUNE passé icite.

ZOÏNE, la tête baissée, les yeux baignés de Jarmes, s'avance par petits pas.

En la voyant le Colonel perd contenance; il est tellement ému que ses cheveux se hérissent.

- *An nou ! mamzelle, répété ça ou té dim* interroge Mme BOYOTE...

Pas de réponse ZOUNE ne peut lever le front.

- Gadé non, vié risèse ou pè palé douvant mari ou.

Pas une syllabe encore.

- Ah ! ça fait cé ça ! et bin fouète ! a fait ou palé !

A ce mot de fouet, la jeune fille se redresse, ses lèvres se contractent...

CADET JACQUES, de plus en plus « *rinca* » (3) ouvre de grands yeux et, par des battements de paupières semble lui dire de se taire...

- *Ou vé pas palé ? ou vé pas palé ?* reprend Mme BOYOTE nerveuse impatiente...

- Ma chère intervient le Colonel, d'une voix mal assurée, ma chère il vaut mieux laisser ça. Vous voyez bien que cette enfant ne veut pas mentir !

- Si ou dim ça, oua fait m' débordé !...

- BOYOTE, ma chère, il ne faut pas faire du mauvais sang. Le mauvais sang n'est pas bon pour vous.

Mme BOYOTE, furieuse donne une vigoureuse bourrade au Colonel et bondit sur ZOUNE.

De deux gifflés en plein visage, elle l'étourdit: puis la prenant à la gorge:

- Palé mamzelle, ou map touyé ou !

- Ma chère, ma chère, rété, rété, ça ouap fait conça.

CADET JACQUES, en disant ces mots, reçoit, à babord, *doup* ! un violent coup de tête sur le nez !

- Aie ! crietil.

Tandis que de la main il tâte la partie endommagée, ZOUNE, elle, se débat convulsivement sous l'étreinte des doigts qui enserrant sa gorge. Elle *racle*; la langue lui sort de la bouche...

- *M'ap... m'ap... touffé... è è... !* réussitelle à dire...

BOYOTE, BOYOTE, *ma chère vous... ouap... rété... ouap tué ti fi... la...* dit CADET JACQUES pour essayer d'arrêter ce supplice de la strangulation...

Mme BOYOTE n'entend, ne voit, ne comprend rien, elle est toute à sa douloureuse besogne.

Le Colonel revient à la charge; il veut lui tenir les bras...

- Tonnerre ! rugitelle dans une explosion de rage dont la secousse fait trembler les meubles et danser les bouteilles sur

1. Crever.

2. Quatre yeux rencontrés, càd quatre yeux en présence, plus de mensonge.

3. Peureux.

les étagères...

De ses deux mains frémissantes, elle serre, serre si fortement de cou de la jeune fille que celleci, rassemblant toutes ses forces, lance d'une voix caverneuse, lointaine, mourante...

- Cé vré !!!

Puis s'affale comme une masse sur le parquet !

Au même instant, un bruit de pas rapide se produit... *tip ! tip ! tip !* C'est le Colonel CADET JACQUES qui ayant reçu un éclatant soufflet à la face venait de détalier précipitamment devant les regards tragiques et le poing menaçant de sa maîtresse, transformée par la jalousie et l'indignation, en une furie échevelée...

XXIV

Après cette double scène, Mme BOYOTE prit la décision de ne plus garder ZOUNE chez elle. Elle fut d'autant plus obligée d'en arriver là, qu'elle eut, dans la soirée même d'autres preuves de la précoce dépravation de sa filleule. Elle trouva, en effet, en fouillant dans la boîte où celleci mettait ses hardes, deux sacs dont l'un contenait des « *D'Haiti* », et l'autre des doublons espagnols.

Cette découverte la stupéfia.

Pour reprendre ses sens, elle se fit servir tout chaud un thé de *feuillesaisie*; après quoi elle se mit au lit.

De toute la nuit, elle ne ferma pas les yeux...

Le lendemain, vers les 8 heures du matin, la Place du *Marché en haut* fut le théâtre d'un « scandale public » sans précédent. Devant la boutique de Mme BOYOTE une foule considérable de curieux s'étaient rassemblés.

On eut beau leur dire de circuler; on eut beau leur faire la menace de les arroser avec des « boquites » d'eau, ils restèrent inébranlables, et ripostèrent avec impertinence.

Les uns disaient:

- La rie cé pou l'Etat.

Les autres:

- Galerie cé pou l'Etat

Les plus petits de la bande, sous leur chemise débraillée, ajoutaient aussi leur voix à cette revendication de privilèges populistes, ils fringuaient, ils piaillaient et, de leur aigre crierie éclataient des aménités comme celles-ci:

- Cé gnou d'aix ouap dit nou là !

Cette tourbe ne voulait donc point désemparer... Pensez donc ! Quel meilleur divertissement offert à sa curiosité; l'expulsion d'une domestique pour *bouzinderie* !

Mme BOYOTE crut prudent de précipiter le dénouement. Elle fut, au reste encouragée en cela par ses voisins qui lui firent comprendre qu'un pareil attroupement était de nature à mettre leur boutique à la merci de ces filous et à les exposer elles-mêmes aux insolences des vanupieds et des femmes « ordinaires ».

Elle se rendit si bien à ces raisons que, saisissant ZOUNE par les bras, elle essayait de la mettre dehors.

- Sôti, mamzelle, sôti grand moune.

La jeune fille laissa tomber le paquet de linge qu'elle avait sous l'aisselle, et les deux pieds comme vissés au parquet, elle tira sa ninnaine de son côté.

L'indignation centuplant les forces de celle-ci, la honte augmentant prodigieusement la résistance de celle-là, elles restèrent au moins cinq minutes à s'attirer sur place, dans un rapide mouvement foulant et refoulant...

Cette lutte provoqua, à un moment donné, au milieu d'un énorme grouillement dans la rue, un éclat de rire homérique, un brouhaha indescriptible fait de glapissements et de miaulements, de chocs de *couis*, de ferblancs et de marmites...

Sôti ! Pas sôti !

Lagué li ! Pas lagué li !

L'enthousiasme populaire ne connut plus de bornes quand Mme BOYOTE, dans un suprême effort, perdit pied et tomba tout de long au seuil de la porte...

Les cris qui jaillirent alors de ces mille bouches de la Foule furent si aigus, qu'ils se répandirent au loin, en rumeurs retentissantes et sinistres, au point qu'un nommé Machev Henchathe, qui se trouvait à un kilomètre de la scène, se rendit en hâte auprès du Président Boyer et lui annonça « qu'il y avait grand mouvement en ville, qu'on avait même tiré une vingtaine de coups d'armes, et que, d'après ce qu'il avait appris, c'étaient Hérard Dumesle et ses acolytes qui voulaient renverser le gouvernement ! »

Sans le sangfroid du Président Boyer et l'intervention du Secrétaire général Inginac, qui maintes fois déjà avait été trompé grossièrement par cet infâme délateur, le Colonel Avril GrandBoucan serait sorti à la tête d'un fort détachement et peut-être, ce jour, bien des gens, sans savoir pourquoi, auraient été bel et bien *nettoyés par erreur*...

Tandis que Machev Henchathe, tout penaud, regagnait... son repaire, la scène du *Marché en Haut* tournait au vaudeville. Un samba, traduisant les sentiments de la populace, venait d'improviser ces couplets que la foule répétait à tuetête:

Sur l'air de: « *Pas pleurez, mé zanmis* ».

Pas crié, tête gridappe !

Marré rin ou.

Prends parquett ou, soti,

Bon Dié bon !

Ou jeine, ou belle, ou gras,

Ou gaingnin bel déginde,

Pas pè la « vie », pas pè.

Oua tombé, oua lévé !

Nan pays d'Haiti,

Sou chin maigre yo ouè pices,

Si bouzin té tampé

En pile moun ta caché.

Savezvous que ce petit air produisit le meilleur effet sur ZOUNE. Il la ranima, lui donna du courage et la décida enfin à obéir à la dernière injonction de sa ninnaine...

Lentement elle leva le pied, puis, décidée, le front haut, les yeux secs elle sortit.

- *Si li bon pou ou, oua ouè li, ma fi!* lui cria alors Mme BOYOTE d'une voix enrouée et dans un geste de malédiction !

Elle ne détourna pas la tête. Elle descendit dans la rue, et bravement fendit la foule houleuse qui se referma sur elle, dans un long murmure. Puis des bras se levèrent, s'agitèrent, s'abaissèrent.

- Coté li ?

On ne la revit pas. Pressé de toutes parts et voyant à chaque remous de la multitude des mains qui se tendaient et qui la cherchaient à l'aveuglette, elle joua des coudes, frappa ceux-ci, bouscula ceux-là et finalement se fraya un passage... Elle se crut dégagée.

La foule la suivit et essaya de l'envelopper de nouveau. Diminuée à chaque pas, elle se dispersa insensiblement, cependant que des commentaires comme ceux-ci vinrent

frapper les oreilles de l'expulsée:

- Ala ti nèguesse qui gain front !

- Ti fi là, cé vèmine !

- Mè zanmis ! quitté ti fi là tranquille !

- Fan'm gain sept sauts pou li passé.

ZOUNE marche indifférente à tout.

Le remord pourtant lui vrille déjà le cœur ; elle s'arrête de temps en temps et essuie du revers de la main des larmes qui lentement lui coulent des yeux...

Où vatelle ? Elle n'en sait rien. Elle erre au gré de ses pas...

A quoi bon la suivre...

Elle a l'inconnu devant elle.

Elle vient de poser le pied dans la « vie » ; laissons-la rouler dans notre société haïtienne, si pleine de cruelle ironie et de surprenantes métamorphoses...

Heureuse ou malheureuse, elle passera peut-être inaperçue. Nous pourrions peut-être la rencontrer un jour dans une bicoque des pisquettes ou dans une superbe maison de la ville. Peut-être aussi son élévation sera telle que ZOUNE attirera tous les regards et que l'Histoire elle-même sera obligée d'ajouter son nom à la liste de nos fameuses *Mamzelles* qui, comme Euphémie Daguih (1) et Joute Lachenais, ont vu bien des fronts se courber devant leur puissance et à qui bien des hommes ont dû ou leur fortune ou leur disgrâce !...

En voilà assez pour aujourd'hui, me dit Golimin...

A bientôt: ZOUNE *dans la « vie » !*

En attendant comme après « causé », il faut boire, allons prendre un petit punch au citron.

1. Maîtresse de Dessalines.